

La quête du savoir rencontre la soif de collectionner

Les missions des musées ethnologiques ont fondamentalement changé depuis leur fondation au XIX^e siècle. Aujourd'hui, le point de départ est le principe d'équivalence. Dans ce cadre, de multiples interdépendances, différentes perspectives et possibilités de réflexion se trouvent au premier plan. Dans la présente exposition, nous mettons en lumière les domaines de travail problématiques qui découlent de l'histoire de l'institution, des circonstances dans lesquelles se constitue une collection et des formes de présentation muséales.

Quête du savoir – Les vastes collections provenant de toutes les régions du monde ont d'abord servi à délimiter et à hiérarchiser les cultures. Les rapports annuels du musée (MKB) ont souvent annoncé avec euphorie qu'une certaine région était désormais représentée elle aussi ou qu'une typologie avait été élargie par un objet supplémentaire. Tandis que l'accent a d'abord été mis sur la simple quantité, les qualités – tels l'authenticité, l'origine exacte, le contexte, les questions scientifiques – ont par la suite été placées au centre de l'attention.

Soif de collectionner – Puisque chaque objet était une preuve potentielle de l'évolution de l'histoire de l'humanité, on a commencé par tout collectionner. Outre l'objectif selon lequel « notre collection doit occuper une position respectable », il s'agissait aussi « de collectionner < avant qu'il ne soit trop tard >, puisqu'il sera de plus en plus difficile pour les administrateurs ultérieurs de notre collection ethnographique d'obtenir de tels objets authentiques à des prix acceptables » – voilà la vision comme l'avait formulée en 1902 Leopold Rütimeyer, collaborateur du musée. Cette approche a conduit à un manque de place permanent. Et pourtant : « Pour l'instant, nous ne nous laissons pas freiner par le manque d'espace pour agrandir la collection autant que possible, car nous sommes profondément convaincus que, dans quelques décennies à peine, en cette époque où la colonisation des régions même les plus reculées progresse de manière tragique, les objets stylés et artistiques d'un grand nombre de peuples intéressants auront disparu. »

Aujourd'hui, le MKB s'oblige à adopter une nouvelle stratégie de collection : un objet est acquis s'il témoigne de rencontres et s'il est important pour une exposition en projet.

Arrivée au musée – Par quels tours et détours les objets sont-ils entrés au musée ? La réponse à cette question est souvent incomplète : tantôt il manque des indications précises sur l'origine, tantôt il n'existe aucune trace du chemin parcouru par un objet de la production à la vente ; les productrices ou producteurs sont rarement mentionnés. En revanche, la personne qui a fourni un objet au MKB est presque toujours documentée – et on sait si elle l'a vendu, donné ou échangé.

Objets sensibles / Collections sensibles – Même si la Suisse n'a jamais été une puissance coloniale, sa participation – et donc aussi celle des musées – au « projet colonial » est certaine. Il s'agit d'examiner : dans quelle mesure le MKB s'est-il appuyé sur les réseaux coloniaux pour élargir sa collection ? Quelles étaient les circonstances de l'acquisition ? Pourquoi des restes humains ont-ils été inclus dans la collection ? Qui décide selon quelle conception du respect il faut procéder avec des objets à la signification puissante ? Malgré tous les sujets sensibles, le travail muséal se caractérise toujours par la collection, la catégorisation, le classement, la comparaison et le tri. Aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de respecter un certain ordre, mais il nous faut modifier les ordres établis et en créer de nouveaux. Une compréhension nouvelle de la science nous aide à y parvenir.

1 Espace temps – Objets en plus

Les débuts de la collection – Les listes des rapports annuels donnent une idée de la diversité des objets entrants ; voici par exemple la liste de 1898 :

2 « Il faut mentionner, par exemple, les ouvrages en cuivre, en laiton et en argent, notamment les grands plateaux, assiettes, vases, gobelets et bijoux richement ornementés provenant de Lucknow, de Bénarès, d’Agra, de Moradabad, d’Udajapur, du Cachemire, de Madras, etc., les sculptures élaborées en ivoire d’Amritsar et de Murshidabad, les travaux à la laque de Bénarès et du Cachemire, les sculptures en bois de santal de Surat, en stéatite d’Agra, en albâtre de Djajapura, une dalle de marbre marquetée d’Agra, un ancien bouclier et un ancien poignard des Radjutes et enfin des tissus provenant des régions les plus diverses de l’Inde ».

« On nous a donné les objets suivants de *Java* : [...] une charrue, désormais la troisième de notre collection, ce qui nous permet d’obtenir une image instructive de l’évolution de cet outil important, du modèle le plus simple au modèle plus élaboré, une houe, une hache, un rabot, des récipients en argile, en cuivre, en bronze et en bambou, des arcs et des flèches, des épées et des dagues, etc. »

« Une collection d’environ 80 objets chinois, qui comprend des instruments de musique, des images de dieux, des brûleurs d’encens en bronze, des armes, des sculptures en bois, une boussole, des pipes à opium, des jeux, une balance, des lunettes, des bijoux, des éventails, des vêtements et des chaussures. »

Projet commun – Les instruments de musique ont été créés en 2006 dans le cadre d’un projet de coopération entre le MKB et les organisations brésiliennes Yarikayu et Instituto Socioambiental. Yarikayu a été fondée par les 350 Yudjas. Aux XIXe et XXe siècles, les Yudjas se sont eux aussi retirés de plus en plus loin à l’intérieur des terres pour échapper aux colonisateurs. Ceci a entraîné une catastrophe démographique – en 1950, il ne restait plus que 37 Yudjas, pourtant jadis au nombre de 2000 – et une perte de savoir, car de nombreuses connaissances n’ont pu être transmises.

Afin de promouvoir une éducation culturelle spécifique, les Yudjas ont organisé un voyage de recherche dans leur région d’origine dans le but d’y collecter des plantes qui revêtent pour eux une signification mythique et qui ne poussent que là-bas. Le voyage a été financé par la vente des instruments de musique au MKB. Les Yudjas considèrent la préservation de leur collection au sein du MKB comme une valorisation de leur culture.

3 Flûtes ; Xingu moyen, Brésil ; bambou ; IVc 25853-25860 ; achat à l’Associação Yarikayu, 2006

4 Trompettes ; Xingu moyen, Brésil ; bambou, potiron ; IVc 25865-25872 ; achat à l’Associação Yarikayu, 2006

5 Clarinettes ; Xingu moyen, Brésil ; bambou ; IVc 25873-25877 ; achat à l’Associação Yarikayu, 2006

6 Maracas ; Xingu moyen, Brésil ; bambou, carapaces de tortue, ficelle de coton, cire d’abeille, pierres, écorces de fruits, perles de verre, plumes, cosses de graines de palmier ; IVc 25878-25884 ; achat à l’Associação Yarikayu, 2006

« Les collections ethnographiques servent à éclaircir l’histoire culturelle de l’humanité. Elles contiennent des preuves de l’étape à laquelle se trouvent aujourd’hui encore les peuples pauvres sur le plan culturel, ou de la voie sur laquelle d’autres peuples ont progressé vers une culture universelle. »

Rapport annuel de 1893

Comparer – Évaluer

Collectionner permet de comparer. Les collections des musées ethnologiques contiennent des armes en grande quantité. Du XIXe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle, cette catégorie d'objets a fait l'objet d'une grande attention – les armes étaient disponibles à des fins de comparaison. Les raisons de cette abondance résident également dans des contextes historico-culturels :

Pour la paix – Le désarmement des sociétés autochtones par les gouvernements coloniaux devait notamment servir à la « pacification » des territoires coloniaux. Pour les missionnaires, c'était aussi un pas important vers la « civilisation ». Beaucoup de ces armes ont fini dans les collections des musées.

Classification sauvage – Les armes étaient disposées dans une trame en fonction des caractéristiques extérieures. La forme et la technique étaient jugées selon les normes occidentales. Les contextes locaux d'origine et d'utilisation des armes n'étaient souvent pas reconnus. Ces armes ont donc consolidé l'idée de classification culturelle et fourni la « preuve » matérielle du « caractère primitif » des peuples extérieurs à l'Europe. Longtemps, les armes ont été exposées en grandes quantités. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Peut-être est-ce lié à la décolonisation – les visions du monde et les pratiques muséales ont changé simultanément. Toutefois, il n'y a guère eu d'analyse critique de ces « armureries ethnologiques » jusqu'à présent.

Attribuer un genre à un objet ?

Jusque dans les années 1920, les collectionneurs étaient surtout des hommes. En général, ils n'avaient pas accès aux univers féminins. En outre, leur vision était empreinte des idées européennes sur les rôles des hommes et des femmes. La plupart des ethnologues ont tacitement attribué les armes aux hommes. Cette classification était-elle fondée sur des attributs supposés « typiquement féminins » et « typiquement masculins » ?

La principale arme de chasse des Tuparí est l'arc avec ses flèches. Une distinction est faite entre les flèches de chasse destinées à un usage quotidien et les flèches de guerre et de cérémonie pour les occasions spéciales. Selon le collectionneur Franz Caspar, « le port d'armes est l'expression de la virilité et de la résistance. Les femmes n'utilisent ni ne portent d'armes. La flèche prétendument utilisée par la tribu d'amazones située au nord, selon les hypothèses des Tuparí, est frappante (*aramira-eköp-tsirü-eköp* = 'flèche des femmes porte-flèches'). »

- 7 Flèche de femme ; Tuparí, Brésil ; bambou, bois de palmier, corde, plumes ; IVc 9017 ; achat à Franz Caspar, 1956

Fritz et Paul Sarasin – deux personnalités bâloises qui ont durablement marqué le musée – achetèrent en 1898 deux poignards de tailles différentes sur l'île indonésienne de Java. Ils ajoutèrent le plus petit à la collection sous la dénomination « poignard de femme ». On ne sait pas si le poignard leur fut présenté ainsi à l'achat ou s'ils l'intitulèrent ainsi eux-mêmes, peut-être en raison de sa taille. Sans doute la variante la plus petite servait-elle d'amulette. De telles éditions miniatures d'armes sont très répandues en Indonésie.

- 8 Poignard *badik* ; Sukabumi, Java, Indonésie ; acier, corne, bois d'ébène, os ; IIc 6 ; don de Fritz et Paul Sarasin, 1898

À la fin des années 1960, Alfred Bühler, ancien directeur de musée, acheta plusieurs objets tibétains à New Delhi : des couteaux, des bourses et un objet qu'il appelait une « ceinture de

femme ». La raison pour laquelle on l’attribua à une femme demeure confuse. On associe souvent le Tibet à des objets pacifistes ou spirituels. Cependant, les armes et les actions militaires font partie intégrante de la culture tibétaine depuis le VIIe siècle. Les fusiliers tibétains à cheval portaient des ceintures semblables, auxquelles ils attachaient de la poudre et des balles. Lors de la fabrication d’épées tibétaines, le « fer mâle » dur était forgé avec le « fer féminin » plus tendre, pour former une lame solide.

- 9 Ceinture de femme ; Tibet ; tissu, cuir, argent, acier, cuivre, laiton, bois, corne, turquoise, cornaline, cire ; IId 6732 ; don d’Alfred Bühler, 1967

Les informations de 1908 sur ce bâton aborigène sont contradictoires : d’une part, il est déclaré être « principalement une arme du sexe faible » et d’autre part, il est désigné comme « bâton ou massue pouvant être lancé ou permettant de frapper » – ce qui relève surtout des hommes. Ce bâton fouisseur réfute l’image de la femme comme collectionneuse et de l’homme comme chasseur. En effet, aujourd’hui encore, les femmes aborigènes se servent souvent de leur bâton fouisseur pour abattre des petits mammifères et des sauriens. Ce dernier constitue donc avant tout un outil permettant de se procurer des aliments d’origine animale et végétale. Transformé en massue au combat, il est devenu une arme féminine.

- 10 Bâton fouisseur/massue ; Australie centrale ; bois ; Va 82 ; rapporté à Francfort par le missionnaire Carl Strehlow, achat du Museum der Weltkulturen de Francfort-sur-le-Main, 1908.

Reconnaître l’utilisation ?

De toutes les formes et de toutes les tailles, les flèches ont servi dans le monde entier. On les retrouve dans presque toutes les collections ethnologiques. Le MKB possède plus de 7500 flèches.

Au cours de ses recherches au Vanuatu (1910-1912), l’ethnologue Felix Speiser reconnut l’importance des flèches pour l’ethnologie. En les comparant entre elles, il constata qu’il n’existe aucune flèche identique à l’autre. Il en conclut que les flèches, objets du quotidien, constituent un point de départ idéal pour la recherche ethnologique, étant faciles d’accès et pouvant être examinées sur le champ. Contrairement aux œuvres d’art et aux objets rituels, les flèches offrent un aperçu direct de la vie quotidienne des différentes cultures. Leur matériau et leur forme donnent des indications relatives à leur fonction, leur conception renvoie à leur caractère symbolique. L’analyse des détails et de l’utilisation peut fournir des informations sur les différentes cultures.

Les flèches sont très diverses en termes de matériau, de fonction et de signification culturelle. Elles ne peuvent être réduites à la chasse et à la guerre. Ces 289 flèches ne sont qu’un fragment des 7622 flèches de notre collection. Elles ne font plus l’objet de recherches depuis longtemps déjà et ce n’est pas prévu non plus actuellement.

- 11 289 flèches de toutes les régions du monde, apportées, offertes, vendues par les personnes les plus diverses.

Ignorer le contexte ?

Les collectionneurs ont souvent classifié les armes non européennes comme des outils servant uniquement à tuer. Ils ignoraient les autres significations que les armes pouvaient revêtir. Cela était lié aux notions de hiérarchie sociale ou culturelle. Au bas de l’échelle se trouvait la « primitivité de l’âge de pierre » de certaines cultures non européennes, au haut de l’échelle figurait la « civilisation européenne ». De pair avec les objets collectés, les stéréotypes étaient transportés en Europe et consolidés dans des expositions, par exemple, par manque de références aux contextes culturels.

En 1887, les Bâlois Carl et Johann Rudolf Geigy ramenèrent un « attrapeur d'hommes » de leur voyage en Australie. Ils l'achetèrent au marchand de curiosités Tost & Ruho, qui l'avait lui-même acheté à un ancien capitaine de bateau des « mers du Sud ». Selon les informations fournies, on passait la boucle de l'objet sur la tête d'une personne. Une secousse de la tête vers l'arrière suffisait ensuite pour que la pique s'enfonce dans la nuque. Des récits contemporains sur la Papouasie-Nouvelle-Guinée mettaient déjà en doute cette utilisation à l'époque. D'un point de vue technique également, les « attrapeurs d'hommes » ne semblent guère adaptés au combat : ils sont trop fragiles, trop petits et trop encombrants. Par ailleurs, les Européens n'eurent guère l'occasion d'observer comment les armes locales étaient utilisées. Cette conception de l'« attrapeur d'hommes » comme arme cruelle mais techniquement sophistiquée n'est-elle née que de l'image que se faisaient les missionnaires et fonctionnaires coloniaux des cannibales et chasseurs de têtes « sauvages » ? Malgré tout, l'utilisation suggérée par les frères Geigy ne peut être totalement exclue.

- 12 Appareil à attraper ; Golfe de Papouasie, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; bois, rotin ; Vb 99 ; don de Carl et Johann Rudolf Geigy, 1887

Chez les Shipibos, les rites d'initiation pour les filles étaient une condition préalable au mariage. Les groupes voisins étaient invités à deux fêtes, lors desquelles les filles étaient excisées et leurs cheveux raccourcis. En parallèle se déroulaient des combats – principalement de la lutte. Mais on utilisait aussi des massues. Contrairement aux conflits guerriers, seul le côté plat était utilisé pour renverser l'adversaire. Quiconque se retrouvait à terre avait perdu et recevait une boisson alcoolisée de la part du vainqueur. On ne sait pas s'il s'agissait de simples combats de spectacle ou d'une sorte de résolution de conflit respectant certaines règles.

- 13 Massue-épée ; Shipibo, rivière Ucayali, Pérou ; bois ; IVc 24532 ; achat à Peter Koepke, 1992

Les performances individuelles de chasseurs et guerriers donnèrent du prestige aux membres des groupes linguistiques Algonquin et Iroquois. Ils diffusaient leurs succès dans le monde extérieur par le biais de divers médias. Ils gravaient leurs noms, leurs totems, leurs visages et le nombre d'ennemis tués et capturés dans les manches de leurs massues. Ils laissaient ces massues, telles des cartes de visite, sur le champ de bataille, à côté de leurs ennemis morts. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, les massues perdirent leur signification en tant qu'armes de guerre, mais étaient utilisées lors de cérémonies et de danses. La présente massue est « vide ». Elle appartenait sans doute à un guerrier qui n'avait pas encore remporté de succès ou qui les avait gravés sur une autre massue.

- 14 Casse-tête ; région frontalière Canada/États-Unis ; bois ; IVa 62 ; don du Musée historique de Bâle, 1903, auparavant collection Prof. Jung

Dans une lettre adressée à Fritz Sarasin, Felix Speiser se plaint : « Les conditions culturelles sont à peu près les mêmes qu'à Gasmata [sur la côte sud de la Nouvelle-Bretagne] ; s'étend certainement ici la forme la plus primitive de la culture mélanésienne, on n'y trouve au fond que les célèbres boucliers et ces perches qu'on a toupet d'appeler des lances. Il n'y a donc pas grand-chose à collectionner : j'ai acquis quelques boucliers, ainsi que les perches mentionnées plus haut, quelques vêtements, alors que RIEN n'est disponible concernant le matériel culturel, sauf les masques dits Kamutmut. »

- 15 Lance à porc ; Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; bois de palmier ; Vb 8782 ; collectionné par Felix Speiser pour le MKB, 1930

- 16 Lance avec ruban décoratif ; Gasmata, Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; bois, corde ; Vb 8804 ; collectionné par Felix Speiser pour le MKB, 1930
- 17 Lance sans ornements ; Nouvelle-Bretagne, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; bois ; Vb 8805 ; collectionné par Felix Speiser pour le MKB, 1930

Les descriptions européennes des habitants des Îles Gilbert, les I-Kiribati, se concentraient principalement sur leur manière de faire la guerre et sur leur « nature guerrière ». Cela renforça l'idée que les habitants des îles Gilbert étaient des « sauvages ». Certains récits doutaient que les I-Kiribati aient développé eux-mêmes ces armures et soupçonnaient une influence des rencontres européennes précédentes.

Les combats entre différents groupes étaient fréquents sur les îles Kiribati. La pénurie de terres et de ressources, notamment, entraînait des conflits répétés. Souvent, on se battait en duel. Le but était seulement de blesser l'adversaire. En effet, s'il était tué, il fallait s'acquitter de sa perte auprès de la partie adverse en lui offrant des terres. Selon l'océaniste Gerd Koch, « il suffit d'une cause objectivement mineure, comme p. ex. une insulte alléguée, pour que les habitants querelleurs des îles Gilbert soient prêts au combat, un combat qui peut se poursuivre, en fonction de son issue, pendant des générations sous la forme d'une vendetta. »

- 18 Armure ; Kiribati ; fibre de coco, rotin ; Vc 134 ; achat à capitaine Pöhl, 1897
- 19 Ceinture ; Kiribati ; peau de raie, bois, fibre de coco ; Vc 135 ; don de Carl et Johann Rudolf Geigy, 1887
- 20 Casque ; Kiribati ; peau de poisson porc-épic ; Vc 205 ; don de Karl R. Hoffmann, 1905
- 21 Pantalon ; Kiribati ; fibre de coco ; Vc 207 ; don de Karl R. Hoffmann, 1905

Dans les îles Kiribati, devenir un guerrier *rorobuaka* était une étape importante dans le passage des garçons à l'âge adulte. Cela s'accompagnait de la possession de leur première arme. Les armes dites de déchirement étaient surtout utilisées dans les duels visant à résoudre un conflit et à sauver son honneur.

- 22 Épée ; Kiribati ; bois, dents de requin ; Vc 217 ; achat à la soc. Umlauff, Hambourg, 1899
- 23 Couteau ; Kiribati ; bois, dents de requin ; Vc 753 ; échange avec le Musée national d'ethnologie de Munich, 1934

Transformer des significations ?

Le commerce mené par les Européens conduisit à un remplacement croissant des formes locales d'armes dans les territoires d'outre-mer par des formes européennes. En contrepartie, les armes locales acquièrent une grande valeur en tant que biens d'exportation. L'énorme demande d'armes « exotiques » en Europe conduisit à adapter en conséquence la production et l'esthétique des armes dans les pays d'origine.

Un kris est un poignard asymétrique rarement utilisé pour combattre ou tuer. Son importance réside dans sa signification spirituelle : on attribue à beaucoup de kris un pouvoir particulier. Avec la conquête de Bali par les Hollandais au début du XXe siècle, les connaissances portant sur la production du kris se perdirent. En 2000, un projet soutenu par le MKB s'est donné pour mission de faire revivre le savoir sur le kris à Bali.

- 24 Étapes de forgeage de la lame du kris ; Bali, Indonésie ; acier, nickel ; Iic 21638.30, 21638.31 ; collectionné pour le MKB par Achim Weihrauch, 2000

Alfred Bühler se rendit aux îles de l'Amirauté entre 1931 et 1932 et y rassembla une grande collection, dont une série de « javelots ». Il ne remet pas en question leur qualification comme armes. Pourtant, les lances en obsidienne sont très instables et la plupart d'entre elles ne se prêtent pas à la chasse ou au combat. Les premiers rapports font des lances en obsidienne des

armes de guerre, mais au contact des Européens, elles se transformèrent en marchandises. Une lame aussi grande que possible et de riches ornements étaient particulièrement prisées par les collectionneurs. Bientôt, on leur proposa plutôt des poignards, plus pratiques que les longues lances. Les lances en obsidienne témoignent de l'interaction entre les Européens et les habitants des îles de l'Amirauté.

25 Lances en obsidienne ; îles de l'Amirauté, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; obsidienne, bois, corde, mastic de parinari, graines de coix, pigments ; Vb 9579, 9581, 9583, 9585, 9588, 9591, 9600, 9602, 9608, 9615, 9616, 9618, 9622, 9623, 9625, 9627, 9692, 10455 ; collectionné pour le MKB par Alfred Bühler, 1931/1932

Chez les Tuparí, le port d'armes – flèche, arc et massue-épée – exprimait la virilité. Par rapport à jadis, les nouvelles massues-épées ont gagné environ 20 cm, ce qui peut indiquer une utilisation principale comme arme d'apparat.

26 Massues-épées ; Rondônia, Brésil ; bois de palmier, feuille de palmier, coton, plumes, bambou (?), écorce (?) ; IVc 9022-9024 ; achat à Franz Caspar, 1956

Prendre sans résistance ?

L'expansion coloniale de l'Europe ne se fit pas sans résistance. Le désarmement des peuples autochtones était un moyen efficace de prévenir la résistance armée et de garantir la revendication coloniale du pouvoir. Bon nombre de ces armes entrèrent en possession de fonctionnaires coloniaux comme butin de guerre. Les missionnaires contribuèrent eux aussi au désarmement. Les convertis remettaient souvent volontairement leurs armes en signe d'engagement envers la foi chrétienne. Beaucoup de ces armes collectées et « conquises » atterrirent dans les musées.

Déjà les premiers explorateurs rapportèrent de tels couteaux en Europe, où ils étaient utilisés comme matériel illustrant les histoires sur les exécutions. C'est pourquoi le nom de couteau d'exécution s'inscrit dans le langage courant, bien que la signification du couteau eût changé pour devenir un objet de prestige et de danse. Ces couteaux étaient des objets convoités à la fin du XIXe siècle, car la « pacification » de l'actuelle République démocratique du Congo par les troupes coloniales belges progressait vite et brutalement.

Avant l'achat, le musée demanda l'avis d'un collègue : « D'après votre description et les illustrations, il s'agit d'excellentes pièces, qui se sont déjà faites fort rares dans l'économie barbare des Belges au Congo. Je vous conseille vivement d'acheter la collection sans hésiter, car il est fort probable qu'une collection similaire ne pourra plus jamais être recherchée. » Après ces conseils collégiaux, Fritz Sarasin s'engagea avec succès dans l'acquisition de la collection du Bâlois Léon Woog, qui avait dirigé une expédition commerciale le long de la rivière Lomako.

27 Couteaux de souverains/dignitaires, couteaux de travail ; République démocratique du Congo ; fer, bois, laiton ; III 794, 829, 834 ; achat à Léon Woog, 1898

Les scalpels étaient un terme courant pour désigner certains types de couteaux, pas nécessairement utilisés pour scalper. La scalpatation était une pratique pré-européenne de différentes cultures dans l'est de l'Amérique du Nord et dans les Grandes Plaines. Cependant, à partir du XVIIe siècle, les colons européens contribuèrent à sa diffusion en introduisant des couteaux de fer et en offrant des primes à quiconque tuait des indigènes. Les scalps étaient alors reconnus comme preuve.

Les scalpels des Cheyennes nord-américains étaient utilisés pour scalper, à savoir pour retirer à l'ennemi son cuir chevelu et ses cheveux. Les cheveux étaient considérés comme le siège de l'âme et de la force vitale. La scalpatation de l'ennemi symbolisait le transfert de cette

force vitale au scalpeur. Le couteau à manche en corne de cerf se trouve dans un étui en cuir richement orné. D'origine vénitienne et bohème, les perles de verre furent acquises par troc. La douille métallique des touffes de cheveux évoque les poches des immigrants écossais. Le nom de scalpel rendit cette arme plus intéressante en tant qu'objet de collection. Le rapport annuel de 1909 mit déjà l'authenticité du couteau en doute.

28 Scalpel ; Grandes Plaines, États-Unis ; fer, laiton, corne de cerf ; IVa 116a ; achat à Etienne Loppé, 1909

29 Gaine en cuir ; Grandes Plaines, États-Unis ; cuir, perles de verre, crin de cheval, fer-blanc, poils de porc-épic ; IVa 116b ; achat à Etienne Loppé, 1909

La révolte des Boxers visa à expulser de Chine les « étrangers », tels que les représentants des comptoirs commerciaux ou les missionnaires. En 1900, les attaques répétées contre les personnes et les institutions furent réprimées dans le sang par les dites huit nations alliées – l'Empire allemand, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Japon, l'Autriche-Hongrie, la Russie et les États-Unis. Selon la fiche, l'arc et l'épée furent « pris à un guerrier boxer devant Pékin ». Le MKB acheta les objets à un certain monsieur Naas à Buschwiller ; on ne sait pas comment il entra en possession de ces objets.

30 Arc et épée dans un fourreau de cuir noir ; Pékin (?), Chine ; bois, tissu, fer, cuir ; IId 365, 367 ; achat à monsieur Naas, 1901

Ces trois objets – un couteau, un crâne et un bonnet en cuir – font partie de la collection de la Mission de Bâle. Ils ont été traités comme un seul objet et décrits comme le « bonnet d'un bourreau ». Le crâne ne fait probablement pas partie de l'ensemble. Le couteau de cuisine européen, pour sa part, apparaît sur des photos prises par le collectionneur et missionnaire Fritz Ramseyer. La photo montre le bourreau présumé avec le bonnet et deux couteaux, dont celui-ci. Ramseyer reçut le bonnet et le couteau d'un souverain local. Le couteau fut-il utilisé lors d'une exécution ? Cette question reste ouverte.

31 Couteau, bonnet ; Abetifi, Ghana ; acier, plastique, cuir, peau de léopard ; III 26271.01, 26271.03 ; livraison de Fritz Ramseyer à la Mission de Bâle, 1914 ; don de la Mission de Bâle, 2015

Les fusils-jouets étaient très répandus pendant les deux guerres mondiales. Les fusils miniaturisés et simplifiés avaient pour but de familiariser les enfants avec la guerre de façon ludique. En Europe, les guerres et la performance des soldats revêtaient une grande valeur. Les deux guerres mondiales eurent pour effet d'ôter son romantisme à l'image de la guerre en Europe, ce qui affecta également la vente d'armes-jouets.

32 Fusil-jouet ; Trøndelag, Norvège ; bois ; VI 9190 ; achat à Julius A. Konietzko, 1919

Questionner – ne pas tenir compte

Selon quelles valeurs les musées choisissent-ils les objets qu'ils exposent ? Il est délicat d'exposer certains objets, car ceux-ci sont réservés à un groupe défini. Mais des contradictions existent aussi dans la recherche réalisée autour de ces objets, dans la façon dont ils sont stockés, voire dans le simple fait qu'ils ont un jour été collectés.

Le secret – Tout d'abord, il s'agit d'objets réservés à certains groupes dans leur culture d'origine. Ces objets incarnent les ancêtres, ont une force créatrice et peuvent être associés à certains lieux. Leur signification n'est accessible qu'aux initiés. Personne d'autre ne devrait être au courant de leur existence.

La puissance – La puissance d'un objet, qui peut se révéler dangereuse pour des personnes non initiées, est souvent citée comme argument pour s'opposer à son exposition. Les musées suivent de plus en plus les recommandations des autochtones.

L'instrumentalisation – Exposer un objet n'est pas un acte neutre. Un objet peut être instrumentalisé à certaines fins. Les collections muséales comprennent aussi des pièces qui revêtent une grande importance politique.

En 2018, la clique bâloise de carnaval Negro-Rhygass a annoncé qu'elle renonçait à l'utilisation publique du logo de son association : celui-ci représentait un homme noir aux lèvres proéminentes, avec une jupe en raphia, des bijoux et un os dans les cheveux. Cette décision a été précédée d'un débat engagé sur le racisme au sein de la population bâloise.

33 Briquet ; Bâle, Suisse ; plastique, métal ; VI 71895 ; don de Bernhard Gardi, 2009

À partir de quand les représentations d'autrui sont-elles discriminatoires ?

Les Bamanas au Mali vivent dans un système complexe de confréries et de sociétés, dont certaines sont secrètes. Le Komo est une confrérie importante et répandue chez les Bamanas. Des masques spectaculaires d'animaux le caractérisent. Ils sont réalisés à l'aide de matériaux tels que des cornes, des poils ou des défenses d'animaux, considérés comme magiques. Le sang sacrificiel d'animaux augmente également l'efficacité des masques. Cependant, on ne sait pas si ces masques ont un jour été utilisés dans le cadre de rituels. Dans leur contexte culturel, les masques Komo sont inaccessibles aux non-initiés.

34 Masque Komo ; région de Koulikoro, Mali ; bois, poils de porc, corne d'antilope, pigments ; III 23781 ; don de Rudolf Geigy, 1985

Le lieu et le contexte d'un objet déterminent-ils le droit d'y avoir accès ?

Depuis 1977, les représentants des Zunis réclament aux musées de leur rendre les objets revêtant une importance rituelle. Il s'agit notamment de statuette de divinités protectrices, de masques et d'autres objets sacrés. Depuis lors, une centaine de divinités *ahayu:da* leurs sont revenues. Les musées ont répondu à l'argumentaire des représentants des Zunis et ont accepté de voir dans les *ahayu:da* des individus et des biens communs leur appartenant. Retirer d'un sanctuaire son contenu a toujours été considéré comme un vol et, pour la réalisation des pratiques religieuses, ces objets doivent retourner aux Zunis, afin de rétablir l'équilibre des forces.

Le cas des masques *kokko* est différent. Jusqu'à présent, les musées n'ont pas donné suite à l'évaluation des Zunis. Les *kokkos* sont des êtres spirituels inoffensifs qui prennent diverses formes. Pendant toute la durée d'une cérémonie, le porteur d'un masque *kokko* devient lui-même l'être spirituel dont il porte le masque. Les masques font partie du répertoire de certaines sociétés religieuses et doivent être réservés aux Zunis. Il est interdit aux personnes non initiées de les manipuler de quelque manière que ce soit.

« It is strange enough that things are removed from their local setting and context, now they have been renamed and reframed in languages and contexts foreign to the place and people from which they were born. »

Jim Enoté (directeur), site Internet des Zunis A:shiwi A:wan Museum and Heritage Center, Nouveau-Mexique, États-Unis, 2015

35 Masque ; Nouveau-Mexique, États-Unis ; cuir, coton, pigments ; IVa 2368 ; achat à Hans Coray, 1970
36 Statuette *ahayu:da* ; Nouveau-Mexique, États-Unis ; bois ; IVa 2365 ; échange avec la Galerie Lemaire, Amsterdam, 1968

Une fois exposés, les objets perdent-ils de leur puissance ?

Cette armoire sert à conserver les gâteaux sacrificiels, habituellement confectionnés à partir de céréales et de beurre. Dans les monastères tibétains, ces armoires se dressent dans des pièces séparées : les représentations colériques et effrayantes à l'extérieur et à l'intérieur de l'armoire démontrent de manière draconienne la fugacité de l'existence et seuls les initiés ont le droit de les contempler. Toutefois, on ne sait pas si cette armoire a été consacrée ou si sa consécration lui a été retirée par un lama bouddhiste. En effet, après la première grande vague de réfugiés ayant fui le Tibet à la fin des années 1950, de nombreux objets religieux transportables provenant de monastères et de ménages privés furent mis aux enchères.

37 Armoire ; Tibet ; bois, pigments ; IId 14312 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

Quel effet les représentations ont-elles sur des non-initiés ?

Les *tjurungas* sont considérés comme les objets les plus puissants d'Australie centrale. Ils représentent les relations mythiques et de parenté du peuple Arrernte, aussi connu sous le nom d'Aranda, avec son environnement. Les *tjurungas* sont secrets, on les cache dans des grottes, qu'ils ne quittent que pour certaines cérémonies. Grâce à la mission Hermannsburg, de nombreux *tjurunga* sont fait leur apparition dans les musées du monde entier, dont le MKB. Parce qu'ils sont considérés comme *secret/sacred* dans leur culture d'origine – un terme fort répandu en Australie pour désigner des choses à la fois secrètes et sacrées –, les musées se sont abstenus depuis bien longtemps déjà de les montrer dans le cadre d'expositions. Au cours des dernières années, les *tjurungas* ont été de plus en plus réclamés par leurs communautés d'origine. L'existence du présent *tjurunga* est connue de la communauté en question et nous sommes en contact avec elle.

38 *tjurunga* ; Central Desert, Australie ; pierre, pigments ; Va 49-53 ; amené à Francfort par le missionnaire Carl Strehlow, achat au musée des Cultures du Monde de Francfort-sur-le-Main, 1908

Qu'arrive-t-il aux objets qui ne sont plus (ne doivent plus être) exposés ?

Sauver – voler

Le cas des restes humains est toujours délicat : les représentations de la mort, des défunts et de l'au-delà en interdisent généralement l'« utilisation » ou l'exposition. Classés comme objets, des crânes humains, des ossements et des offrandes funéraires font partie des collections ethnographiques. Pendant des décennies, ils ont été présentés dans le cadre d'expositions au même titre que d'autres objets. Ce n'est que récemment, que les musées ont remis cette approche en question.

Restes humains – La multiplication des contacts avec les sociétés autochtones entraîna un intérêt accru pour les corps des étrangers, qui firent également l'objet d'examens anatomiques. L'objectif était de classer la diversité humaine. À cet effet, les chercheurs avaient besoin d'autant de preuves que possible et eurent recours aux voyageurs, aux missionnaires, aux commerçants et aux ethnologues pour leur en fournir. Ce n'est qu'au cours de la décolonisation que les critiques à l'égard de cette pratique se firent entendre. Il fallut attendre des décennies avant que les premières demandes de restitution ne parviennent aux musées et plus longtemps encore avant que les premières restes humains ne soient effectivement restituées.

Offrandes funéraires – Dans les musées ethnologiques, il existe un large consensus sur la manière de traiter les restes humains. Ce consensus n'existe pas (encore), en revanche, pour ce qui est des offrandes funéraires.

Fouiller des tombes ?

La quête du savoir conduisit à l'étude des morts et des rituels funéraires. De ce fait, on ouvrit des tombes pour en extraire des corps, des parties de corps et des offrandes funéraires. Aux connaissances acquises grâce aux méthodes archéologiques s'opposent néanmoins l'enlèvement non professionnel et le commerce illégal d'ossements et d'offrandes. Les collections des musées et le travail qu'elles impliquent se situent entre ces deux extrêmes. En 1972, le MKB fit l'acquisition de 135 céramiques mexicaines d'un collectionneur privé. Dans un premier temps, 59 autres céramiques restèrent à Bâle en dépôt. À la fin des années 1980, le MKB et le collectionneur se mirent d'accord pour une reprise : « Au début de cette année, notre musée a eu l'occasion d'acquérir d'anciennes statuettes et d'anciens récipients mexicains en terre cuite, qui faisaient partie d'une collection constituée depuis des décennies. Ces nouvelles acquisitions viennent enrichir les collections précolombiennes que le musée possède depuis le XIXe siècle. »

Désormais, la politique d'acquisition du MKB a changé. À l'époque, les collectionneurs n'étaient pas tenus de donner la provenance de l'objet par écrit, ce qui est indispensable à l'acquisition aujourd'hui. À présent, il faut donc vérifier si les céramiques ont été achetées sur le marché de l'art et à quel moment elles ont quitté le Mexique.

En Amérique latine, le marché de l'art est souvent alimenté par des objets provenant de fouilles illicites. Au Mexique, tous les objets préhispaniques font partie du patrimoine culturel national. Sanctionnée pour la première fois au Mexique en 1825, l'exportation de biens culturels archéologiques a été par la suite complètement interdite. Mais jusqu'au début des années 1970, il n'existait aucune réglementation sur la manière de traiter les infractions au niveau international. Au Mexique même, la gestion des biens culturels n'est pas exempte de conflits. Les communautés autochtones exigent que les découvertes archéologiques restent sur place et qu'elles ne soient pas remises à des musées nationaux. De nombreuses communautés autochtones classent les découvertes faites dans des tombes archéologiques comme patrimoine culturel.

39 Statuettes, récipient et fragments ; centre et sud du Mexique ; argile, couleur ; AmDepFalquier 4, 14, 16, 19, 22, 23, 54, 58 ; dépôt de René M. Falquier, 1972

40 Statuettes et récipients provenant de tombes à chambre funéraire ; Mexique occidentale ; 550 av. J.-C. - 900 apr. J.-C. ; argile, couleur ; AmDepFalquier 1, 2, 5-9, 11-13, 15, 20-21, 24-44, 46-53, 55-57, 59 ; dépôt de René M. Falquier, 1972

41 Statuettes et fragments ; côte du Golfe, Mexique ; 150 av. J.-C. - 900 apr. J.-C. ; argile, couleur ; AmDepFalquier 3, 10, 17, 18, 45 ; dépôt de René M. Falquier, 1972

La collection ethnographique constituée par Felix Speiser au Vanuatu entre 1910 et 1912 comprend également un fémur humain, qu'il appela « spatule pour manger ». De pair avec les couteaux en bois et les pilons en pierre, ces spatules faisaient partie de l'inventaire des ustensiles culturels du Vanuatu destinés à manger. On ne sait pas si Felix Speiser collectionna le fémur comme un couvert ou comme une curiosité.

42 Spatule pour manger ; Malakula, Vanuatu ; os ; Vb 3559 ; don de Felix Speiser, 1912

En 1927, le collectionneur d'art bâlois Rudolf Staechelin offrit au musée ces trois céramiques funéraires chinoises de la période Han (206 av. J.-C. - 220 apr. J.-C.). Nous ne disposons d'aucune information relative à leur provenance. L'époque Han nous a transmis un vaste répertoire de différentes statuettes funéraires en jade, en bronze ou en terre cuite. Les statuettes représentent le statut socio-économique des défunts : ce sont des femmes, des domestiques, des animaux de compagnie, des maisons et d'autres possessions sous forme de

miniatures en céramique. En l'absence de documentation, ces objets sont difficiles à contextualiser.

43 Céramiques funéraires ; Chine ; argile ; IId 1438a, 1438b, 1441 ; don de Rudolf Staechelin, 1927

Les étoffes tissées avec des motifs de la fin de l'antiquité égyptienne témoignaient en Europe des débuts de l'art textile oriental. Vers la fin du XIXe siècle, elles étaient prisées comme < textiles coptes > par les collectionneurs privés et les musées. Afin de répondre à la demande croissante, on ouvrait des tombes et on y retirait les enveloppes des défunts momifiés. Ensuite, on allait même jusqu'à découper ces textiles afin d'approvisionner davantage de clients.

En 1895, l'archéologue, marchand et collectionneur suisse de ces fragments, Robert Forrer, décrit les ravages sur le tumulus d'El-Achmim : « Devant nous s'étend une chaîne de montagnes basse, sans végétation, sans même un brin d'herbe, stérile et nue, mais qui fait toutefois battre plus fort le cœur de l'archéologue. Partout, à perte de vue, on voit dans la montagne des trous noirs, qui correspondent aux tombes qui ont été ouvertes – et en s'approchant, on constate que d'autres points noirs s'avèrent être des corps humains –, des momies ouvertes, débarrassées de leurs bandages et de leurs vêtements, qui ont été laissées là sans le moindre égard et qui se dégradent lentement, très lentement. Le soleil leur brûle la peau, noire en raison de la momification et de l'âge, cette peau s'écaille, tombe progressivement, pour laisser apparaître l'os lui-même, d'abord brun, puis s'éclaircissant sous le soleil chaud pour devenir blanc comme l'ivoire. Les voilà donc, ces corps enterrés avec tant de respect – ici un corps complet avec peau et cheveux, là un cadavre sans tête, à la poitrine fêlée, d'où émergent crûment les côtes blanchies. Et l'image que je dépeins ici se fait plus horrible encore lorsque l'on atteint le plateau du tumulus. Partout des tombes ouvertes, tout le terrain fouillé pendant des heures ; ici un crâne qui se décolore au soleil, là une jambe arrachée, partout des cadavres près de tombes ouvertes. Et là où ils ont été replacés dans leur tombe – non pas posés, mais jetés –, on voit tantôt le défunt apparaître debout, tantôt ses jambes desséchées s'élever au ciel. Ce n'est vraiment pas un spectacle pour les âmes sensibles, c'est un champ de bataille du genre le plus poignant. Mais ici, on ne perd pas son temps à réfléchir à la barbarie moderne, l'intérêt archéologique passe sans hésitation au premier plan ! »

44 Fragments de tissu ; Achmim, Égypte ; IIIe-VIIe s. ; lin, laine, pigments ; III 1945, 1950, 1963-1968, 1970, 1971 ; collectionné par Robert Forrer, don de Rudolf Hotz, 1904

« Le président [Fritz Sarasin] annonce les achats suivants, qui seront approuvés (vendeur : Umlauff à Hambourg) : a) un morceau d'arbre avec des os humains mortaisés et incarnés d'un cannibale des îles Fidji (prix 60 marks) ». Umlauff, une société commerciale allemande active dans le monde entier, fournissait aux musées des < objets ethnographiques >. Les musées ne pouvaient guère vérifier des informations comme celles-ci, relatives à l'arbre.

45 Morceau d'arbre ; Fidji ; bois, os ; Vc 218 ; achat à la soc. Umlauff, 1899

Le 5 avril 2012, le Musée d'histoire naturelle de Bâle (NMB) reçut un paquet anonyme qu'il transmit au MKB après l'avoir ouvert. Il contenait un récipient sacrificiel andin en pierre enveloppé dans du papier absorbant. Y était jointe une carte manuscrite : « De Cuzco, Pérou. Tombe inca (don anonyme). » Malgré le manque d'informations relatives à sa provenance, l'objet a été inventorié, afin de documenter les multiples façons dont les objets peuvent entrer dans les musées. Ce type de récipient en forme de lama est encore utilisé dans la région andine aujourd'hui pour faire des offrandes de graisses et d'huiles, placées dans le creux du dos du lama. L'attribution à la culture inca préhispanique reste à confirmer.

46 Récipient sacrificiel et carton d'expédition ; Pérou ; pierre, papier, encre ; IVc 26482 ; don anonyme, 2012

En 1900, une guerre pour la chaise dorée éclata entre les Ashantis et la puissance coloniale britannique dans l'arrière-pays du Ghana. Le missionnaire Otto Lädach, « prédicateur sans armes du champ de bataille », unit les « chrétiens nègres » en une « compagnie chrétienne » et soutint le gouverneur britannique dans la lutte contre les Ashantis. Ce tibia est l'un des nombreux restes humains des 70 victimes de la guerre, des restes que l'on jeta dans un kapokier creux. Nous ne saurons probablement jamais pourquoi Lädach emporta le tibia.

47 Os humain ; Ashantis, Ghana ; os ; III 3863 ; achat au missionnaire Otto Lädach, 1911

Ces objets et restes humains firent l'objet d'une procédure administrative dans les années 1930. Theo Meier et Lucas Staehelin, deux collectionneurs bâlois au cours d'un tour du monde, les avaient collectionnés aux îles Marquises en Polynésie française et voulaient les envoyer au MKB. Le gouvernement colonial français les accusa d'avoir profané des tombes et conserva les caisses renfermant les objets à Papeete, capitale de Tahiti. Ce ne fut qu'après l'intervention du MKB à Paris que l'envoi fut autorisé. Il est incontesté que les objets et les fémurs proviennent de tombes. Pour clarifier les circonstances de l'acquisition de la collection, des recherches sont nécessaires à Tahiti et dans les îles Marquises.

48 Piquet d'oreille ; îles Marquises, Polynésie française ; dent de baleine (?) ; Vc 620-623 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

49 Bijoux ; îles Marquises, Polynésie française ; dent de baleine (?) ; Vc 624, 625 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

50 Bijoux ; îles Marquises, Polynésie française ; os ; Vc 628-630 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

51 Spatule ; îles Marquises, Polynésie française ; os ; Vc 626, 627 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

52 Corde ; Hiva Oa, îles Marquises, Polynésie française ; fibres de coco ; Vc 1419 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

53 Fémur ; Hiva Oa, îles Marquises, Polynésie française ; os ; Vc 1420-1423 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

54 Dent ; îles Marquises, Polynésie française ; dent de cachalot ; Vc 1425 ; achat à Theo Meier et Lucas Staehelin, 1933

En 1949, Alfred Bühler parcourut les îles indonésiennes de Sumba et de Bali. L'expédition avait pour objectif de rassembler le plus d'objets possible pour le MKB. Bühler rapporta plus de 6000 objets de son voyage, dont cette stèle et ces statues funéraires. Il écrivit plus tard dans un article que les tombes de Sumba avaient été ouvertes par les Japonais pendant l'occupation lors de la Seconde Guerre mondiale, puis laissées à l'abandon. On ne sait pas si cette circonstance fut la raison qui le poussa à collecter des objets provenant de tombes.

55 Stèle ; Sumba, Indonésie ; pierre, perles de verre ; IIc 12669 ; collectionnée pour le MKB par Alfred Bühler, 1949

Le 17 octobre 1949, Alfred Bühler écrivit dans son journal intime : « Des écoliers m'ont apporté un soir deux têtes de pierre provenant d'une tombe et le lendemain des fragments de leur corps. Je soupçonnais bien que quelque chose ne tournait pas rond, mais je n'avais pas la moindre raison de penser à mal. [...] Le matin suivant l'achat des sculptures en pierre, alors que je les avais déjà emballées – à l'exception de deux pièces –, des vieillards sont venus, ont déclaré que ces deux pièces étaient volées et m'ont demandé de les rendre. [...] Les négociations ont duré deux jours. Finalement, ils ont accepté de me laisser les statues contre le paiement supplémentaire d'un morceau de tissu, de 200 fl. [l'équivalent, à l'époque, d'env.

325 CHF] et d'un kg de tabac. Selon eux, c'était nécessaire pour laver le péché, pour réconcilier les marapus [êtres surnaturels] et pour fabriquer de nouvelles statues. » Dans les années 1980, un collaborateur du musée se rendit à Sumba pour clarifier les circonstances de l'acquisition et de la propriété de ces objets. Il était prêt à les rendre. Mais les descendants refusèrent. Ils préféraient fabriquer de nouvelles statues à partir des photos que le collaborateur leur avait apportées.

56 Statues funéraires féminine et masculine ; Sumba, Indonésie ; marne, perles de verre ; IIc 12671, 12672 ; collectionnées pour le MKB par Alfred Bühler, 1949

La collection Lukas Vischer fut la première collection non européenne à être exposée au musée de l'Augustinergasse, inauguré en 1849. À notre connaissance, il n'existe aucun document dans lequel Vischer décrit les circonstances de leur acquisition. La collection fut rassemblée peu après l'indépendance mexicaine. Au Mexique, elle est aujourd'hui considérée comme une collection qui a quitté le territoire en toute légalité. Sans doute le premier musée national du Mexique remettait-il volontairement des objets aux voyageurs européens dans les années 1820 et 1830. À cette époque, de grandes quantités d'objets préhispaniques provenant de temples, d'habitations et de tombes aztèques furent récupérés au cours des travaux de construction à Mexico. En même temps, la jeune nation mexicaine commença, pour se démarquer de l'ancienne puissance coloniale espagnole, à construire sa propre histoire et à réévaluer son héritage préhispanique comme partie de son identité.

57 Sifflets musicaux et de signalisation, flûtes ; Mexique central ; 1350-1521 ; argile, couleur, stuc ; IVb 63, 70, 84, 87, 562, 563, 566 ; don de la succession Lukas Vischer, 1844

Les habitants des îles Tiwi, dans le nord de l'Australie, érigent des poteaux funéraires sculptés et peints, les *tutini*, sur les tombes de leurs défunts. Selon eux, l'esprit de vie quitte le défunt par la poitrine et prend une apparence brumeuse et humaine, visible uniquement au clair de lune. Il reste aux abords de son ancienne demeure et surprend les survivants par des visites non désirées. L'érection des poteaux est la fin du processus funéraire *pukamani*. Par son biais, la force spirituelle de vie est transférée à l'esprit du défunt : l'érection des *tutini* doit être comprise comme un don à son attention. Avec le temps, les poteaux funéraires s'érodent. Leur collecte et leur conservation interfèrent avec ce cycle.

58 Poteaux funéraires ; Tiwi, Australie ; bois, pigments ; Va 1032, 1033 ; achat à Karel Kupka, 1957

Les géologues bâlois collectionnèrent des objets pour les musées de leur ville natale dès les années 1920. Les collections remises au MKB furent principalement constituées en Amérique latine et en Asie du Sud-Est, où les géologues travaillaient pour des compagnies pétrolières. Un cinquième de tous les nouveaux ajouts introduits dans le département Amérique entre 1922 et 1955 provient d'eux. Outre les objets ethnographiques, le musée s'est particulièrement intéressé aux trouvailles archéologiques : « Ce sont des cadeaux de nos concitoyens géologues travaillant en Amérique du Sud qui, à ce titre, ont souvent l'occasion de voyager dans des régions relativement intactes. [...] Toutes ces collections revêtent une valeur à part, parce que l'archéologie sud-américaine attire ces derniers temps l'intérêt particulier des américanistes, ce pourquoi les trouvailles revêtent une importance croissante sur le plan scientifique. »

En 1925, Felix Speiser communiqua au géologue Alfred Paul Werenfels les informations suivantes : « Pour vous dire brièvement ce qui nous est précieux, je peux dire sans problème : tout. [...] Mais surtout, les trouvailles faites dans les tombes occupent une place importante : peut-être même le contenu TOTAL d'un site funéraire, squelette compris, ainsi que tout ce qui peut être exhumé. Le plus grand intérêt de la science dans ces domaines se dirige vers les

trouvailles des cultures passées : celle des Chibchas, et là, tout est important, même de simples tessons, des pierres et des restes d'argile. »

En 1955, le géologue Wilhelm Adolf Mohler fit cadeau au musée d'une collection de trouvailles provenant du Venezuela, où il vécut de 1951 à 1962. Il nota le contexte géographique global des sites, ce qui permit de faire au moins une classification régionale.

59 Trouvailles ; Falcón et Zulia, Venezuela ; os, pierre, argile ; IVc 7987-8263 ; don de Wilhelm Adolf Mohler, 1955

Vénération des ancêtres ?

Les êtres humains ont différentes manières d'aborder la mort. Dans certaines cultures, les morts ou les parties de leur corps sont physiquement conservés pour les vivants. On les considère comme une force positive pour les survivants. Les reliques en sont un exemple. Mais au-delà des grandes religions, les restes des ancêtres se voient aussi attribuer un pouvoir spécial.

De nos jours encore, les objets utilisés lors de rituels spéciaux du bouddhisme tibétain sont fabriqués à partir d'os et de crânes humains. C'est considéré comme un hommage. Dans ce matériau se manifeste le concept central de l'éphémère, qui doit être abordé dans la pratique religieuse. Seuls les moines et les moniales qui ont reçu des initiations spécifiques, se servent de tels objets rituels.

60 *kapala*; Tibet ; os ; IId 14341 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

61 *kapala*; Tibet ; os, cuivre, turquoise, laiton ; IId 14342 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

62 *kapala*; Tibet ; os, cheveux ; IId 14343 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

63 Tablier en os ; Tibet ; os, fil de coton ; IId 14344 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

64 Tambour-sablier ; Tibet ; os, bois, peau de chèvre, soie, pierre précieuse ; IId 14346 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

65 Trompette en os ; Tibet ; os, cuivre ; IId 14348 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

En Papouasie-Nouvelle-Guinée, les os établissaient un lien avec les ancêtres, la mort n'étant pas considérée comme la fin de la relation entre le défunt et les survivants. Selon les vivants, les os stockaient l'âme du défunt. En manipulant et en entretenant les os avec respect, les survivants espéraient gagner en force spirituelle pour réussir dans les domaines de la chasse, de la pêche, de l'amour et du commerce. Des os spécialement préparés et peints étaient également utilisés dans les rituels.

66 Os d'un ancêtre ; Sepik, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; os ; Vb 24446 ; achat à Gisela et Meinhard Schuster, 1962

67 Fémur ; fleuve Yupno, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; os, matériau végétal, couleur terre ; Vb 29836 ; achat à Verena Keck, 1988

Sur la rive du fleuve Sepik, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, la vie des habitants est étroitement liée à celle de leurs ancêtres, représentés par des statuettes, des crânes ou des masques. Conservées dans la maison des hommes, les statues des ancêtres étaient vénérées dans le cadre de rituels, lors de cérémonies qui leur étaient consacrées. La présente statuette est arrivée au MKB en 1984 par l'intermédiaire de la collectionneuse bâloise Elsa Eckert. Ses précédentes stations sont inconnues.

68 Statuette commémorative d'un ancêtre ; Sepik moyen, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; os, cheveux, argile, fibres végétales, pigments, coquilles kauris ; Vb 29389a, 29389b ; achat à Elsa Eckert, 1984

Aux îles Salomon, les dénommées « maisons de crâne » servent de lieux de conservation et de repos pour les restes humains. Le crâne était séparé des corps seulement après la

décomposition de ces derniers, puis placé dans la maison de crâne. Bijoux, armes et nourriture devaient aider et nourrir l'esprit du défunt. Les maisons de crâne revêtaient une grande valeur émotionnelle et spirituelle pour les proches. Témoignage du culte des ancêtres aux îles Salomon, une petite maison de crâne ne pouvait manquer à la collection du MKB. Eugen Paravicini fit plusieurs tentatives pour en récupérer un exemplaire : « Nous avons mis la petite maison de crâne dans un sac. [...] C'est avec peine que nous l'avons descendue le long du coteau, tant la charge était lourde ; la joie de posséder cet objet de valeur était grande, mais elle n'a pas duré longtemps. Dès le lendemain, des indigènes sont apparus et ont exigé de récupérer le crâne. Forcé de répondre à leur demande, je leur ai donné la maison de crâne. » Au final, il arriva à obtenir une petite maison de crâne par une autre source.

« Méfiants, les indigènes armés de massues nous suivaient en permanence ; ils craignaient que nous ne voulions voler un crâne, voire même une petite maison de crâne toute entière. » Eugen Paravicini, Voyages dans les îles britanniques Salomon, 1931

69 Petite maison de crâne ; Guadalcanal, îles Salomon ; bois, os ; Vb 6938 ; collectionné pour le MKB par Eugen Paravicini, 1929

Le culte catholique des reliques atteignit son point culminant à l'époque baroque avec la vénération des saints des catacombes. Des squelettes anonymes furent retirés d'anciennes catacombes romaines et on y vit les ossements des premiers martyrs chrétiens. Dans les monastères, on arrangea les squelettes, on les orna et on leur donna un nom. Considérés comme saints, ils étaient conservés et vénérés dans les églises. C'est ce qui arriva par exemple à saint Ignace. Sans doute a-t-il pris place à l'église paroissiale de Küssnacht am Rigi vers 1760 ; depuis 1967, il fait partie de la collection du MKB.

70 Saint Ignace, saint des catacombes ; Küssnacht am Rigi, Suisse ; vers 1760 ; os, fil de fer, textile, brocart de soie, jersey de coton, fils de métal, perles, pierres de verre, plâtre, cuir, épingles, bois ; VI 35104 ; achat à une personne répondant au nom de Lindroos, 1967

Les Asmats considèrent les crânes des ancêtres comme des compagnons qui les protègent dans leur vie quotidienne. Ils peuvent être portés sur le dos comme un bijou suspendu à une chaîne ou servir de soutien pour la nuque durant la nuit. Ces crânes étaient séparés du corps après la décomposition du défunt, nettoyés et ornés de graines de fruits, de plumes et de bambou. Pour les Asmats, la force vitale personnelle des ancêtres se trouve dans leur crâne après leur mort et peut être transmise aux descendants. Placer les crânes dans une collection coupe le lien entre les vivants et leurs ancêtres défunts.

71 Crâne d'un ancêtre ; Aorket, Papouasie, Indonésie ; os, graines, plumes, résine, bambou ; Vb 22348 ; achat à Wim van de Waal, 1967

À Hallstatt, en Autriche, on exhume aujourd'hui encore des crânes de défunts pour les peindre. Pourvus de leur nom et de leurs dates de naissance et de décès, ils sont ensuite conservés dans un ossuaire. En 1972, un collaborateur du musée tenta d'acheter un crâne peint pour la section Europe. Mais le peintre de crânes de Hallstatt déclara qu'il « ne peut utiliser le crâne d'une tombe, quelle qu'elle soit. Un crâne ne peut être peint et intégrer l'ossuaire que si les proches en font la demande au curé. Les choses seraient différentes si vous étiez vous-même en possession d'un crâne et que vous me le fassiez parvenir. » Le Musée d'histoire naturelle de Bâle (NMB) fournit donc deux crânes sans indication d'origine. Le MKB les fit peindre à Hallstatt et pourvoir des initiales de deux collaborateurs du musée – R. W. et TH. G.

72 Crânes ; origine inconnue ; os, couleur, fil, plomb ; peint à Hallstatt, Autriche ; VI 42322, 42323 ; don du musée d'histoire naturelle de Bâle, 1973

Les Iatmuls préparaient les crânes de leurs défunts à l'aide d'une masse à modeler. Le processus commençait par le remodelage des traits du visage. Les survivants apportaient leur aide en confirmant l'exactitude des traits faciaux formés. L'ajout d'arcs bruns sur fond blanc devait rappeler la peinture que les défunts portaient sur le visage lors de rituels, alors qu'ils étaient encore en vie. Une fois prêt, le crâne était soigneusement conservé et montré lors de rituels en souvenir de la personne décédée.

73 Crâne préparé ; Sepik moyen, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; os, latérite, rotin, pigments, nacre, cheveux ; Vb 6583 ; achat à Patty Frank, 1926

Restituer les crânes ?

La restitution – le retour d'objets dans leur communauté d'origine – est généralement un processus long comprenant de multiples étapes. Il faut réaliser une enquête minutieuse pour définir la provenance, l'origine des objets. Souvent, différentes conceptions de la propriété, du droit, de la morale et de l'éthique s'affrontent lorsque des communautés exigent de récupérer des objets. Il faut toujours dialoguer pour trouver une solution entre les parties. Les demandes de retour suscitent des réactions contradictoires dans les musées, qui, d'une part, craignent une perte de connaissances et, d'autre part, ont conscience de s'être approprié certains objets de façon douteuse. Les demandes de restitution de restes humains sont largement acceptées. Si un transfert a lieu, cela peut consister en un nouveau départ dans la relation entre le musée et la communauté d'origine.

En 1934, un crâne peint entra au MKB par le biais du missionnaire australien Thomas Theodor Webb. Le zoologiste bâlois Eduard Handschin avait établi le contact sur place à Darwin. On savait peu de choses sur le « skull of Jabo girl ». La participation du MKB à un projet de coopération australien permit de faire des recherches sur l'origine du crâne sur place, à l'est de la Terre d'Arnhem. Des peintures permirent d'attribuer le crâne à un clan. Les membres du clan sont au courant de son existence et réfléchissent aux prochaines étapes. Le MKB est ouvert à toute proposition de marche à suivre.

74 Crâne peint ; est de la Terre d'Arnhem, Australie ; os, pigments ; Va 583 ; achat à Thomas Theodor Webb, 1932

En 2016, une tête maorie tatouée a été restituée à Aotearoa/Nouvelle-Zélande, accompagnée d'une lettre officielle du MKB. Le *toi moko* ou *moko mokai* faisait déjà l'objet d'un prêt permanent au musée Te Papa Tongarewa à Wellington, où il se trouvait depuis 1992. Donné en cadeau, il arriva au MKB en 1923.

Dans les années 1980, avant même que la tête ne soit prêtée à la Nouvelle-Zélande, les collaborateurs du MKB en avaient déjà réalisé trois moulages à différents stades.

« Je peux enfin vous informer que notre commission a décidé d'acheter la tête maorie au prix que vous avez fixé, qui s'élève à frs 1200.- [...], à condition d'obtenir la tête claire avec beaucoup de cheveux, même si son tatouage, selon mes souvenirs, est moins complet. Donc pas la tête sombre, mais mieux tatouée, et pas celle qui est un peu abîmée. Le paiement sera effectué aussitôt que la tête sera en notre possession. »

Lettre du MKB à Hermann Meyer, 15.12.1922

75 Moulages d'un crâne tatoué ; Bâle, Suisse ; 1980 ; plastique, polyuréthane ; Vc 143.02-143.04

Étudier les morts ?

D'une part, les restes humains sont considérés comme une source précieuse de connaissances ; d'autre part, examiner ces restes est discutable sur le plan éthique. Les crânes

et les os humains peuvent fournir des informations sur des pratiques culturelles telles que la préparation de crânes à des fins rituelles ou leur déformation volontaire, qui donnait à la tête d'une personne une apparence très spéciale.

Selon Felix Speiser, ce crâne au nez modelé en est à la « première étape de préparation ». Pendant son séjour au Vanuatu (1910-1912), il fit des recherches sur diverses pratiques relatives à la préparation des crânes. Afin de leur donner une apparence plus plastique, les crânes exhumés étaient surmodelés et peints ; le type de peinture indiquait la position sociale des défunts. Les ancêtres étaient représentés de manière aussi réaliste que possible. Le présent objet illustre l'intérêt scientifique que Speiser portait au processus de préparation.

76 Premier stade de la préparation du crâne ; Ambryn, Vanuatu ; os, rotin ; Vb 246 ; don de Felix Speiser, 1912

Selon les fiches de 1924, ces enveloppes contiennent deux squelettes de femmes vêtues d'habits typiques. Un collaborateur du musée nota : « L'affaire me semble un peu mystérieuse » car les bouts de tissu qui servaient de vêtements semblent si bien conservés. Autre fait étrange : deux squelettes de mains – une main de chacune des deux femmes – se trouvent dans les collections du Musée d'histoire naturelle de Bâle (NMB). Les raisons en sont inconnues. Des recherches conjointes avec le NMB et de l'Institut de médecine légale sont déjà en cours.

77 Squelettes ; baie Yos Sudarso, Papouasie, Indonésie ; os, tissu ; Vb 6491, 6492 ; don de Paul Wirz, 1924

Ces quatre crânes ont tous été allongés vers l'arrière. Au Vanuatu, les personnes ayant une telle forme de crâne étaient considérées comme particulièrement désirables, belles et intelligentes. Pour provoquer cette déformation, dans certaines parties du Vanuatu, on bandait la tête des nouveau-nés pendant leurs premiers mois de vie.

Le médecin de la plantation, le docteur Henry Anson de Fiji, fit l'observation suivante : « That the people, having compressed skulls, do not appear to suffer in intellect from the practice, but there is no doubt, that their health is seriously prejudiced thereby, when suffering from the fevers, which are common to such people; the mortality being greater amongst them, than amongst round-headed fellow-country-men, those with compressed skulls being subject to severe delirium on slight provocation. »

78 Crânes déformés ; Malakula, Vanuatu ; os ; Vb 4174, Vb 4692-94 ; don de Felix Speiser, 1912

Parfois, les chasseurs de têtes devenaient eux-mêmes des victimes. C'est ce que décrit Eugen Paravicini : « Pour prendre possession des crânes, toutes les occasions étaient bonnes, pas seulement les chasses de tête. Ainsi, par exemple, il y a quelques années à peine, six garçons de Malaita qui avaient déserté leur plantation furent attaqués et tués près de Pejuku. Ou encore, une femme demanda à son époux un morceau de la viande qu'il était en train de manger, et voyant qu'il le lui refusait – les femmes n'ont pas le droit de manger de viande humaine – elle le tua d'un coup de hache. Depuis, la femme est devenue chrétienne ; elle prit le crâne de son mari et me le vendit pour un shilling. »

79 Crâne ; Nouvelle-Géorgie, îles Salomon ; os ; Vb 12589 ; don de l'héritage d'Eugen Paravicini, 1951

Aux îles Salomon, l'ethnologue Hugo Bernatzik trouva un sarcophage en pierre calcaire tendre. Il renferme des restes d'ossements humains brûlés. Les efforts de Bernatzik pour acheter le sarcophage de pierre s'avérèrent difficiles, car ce dernier ne devait pas quitter l'île. Mais puisque beaucoup de ces sarcophages de pierre avaient déjà été détruits par des missionnaires, les habitants de Choiseul décidèrent avec Bernatzik de faire entrer celui-ci dans un musée : « Là-bas, ils [les sarcophages de pierre] seront installés dans une belle

maison, et les gens de ma tribu passeront devant avec respect et honoreront les âmes de tes ancêtres. »

80 Sarcophage de pierre ; Choiseul, îles Salomon ; pierre calcaire, ossements ; Vb 11800 ; achat à Hugo Bernatzik, 1933

Ce crâne humain des îles Marquises montre des traces de trépanation, une technique opératoire permettant d'ouvrir la boîte crânienne. Le crâne fut d'abord conservé par les autorités coloniales françaises à Papeete au début des années 1930, car les collectionneurs Theo Meier et Lucas Staehelin étaient accusés d'avoir profané des tombes. Après une intervention réussie du MKB, le crâne fut transféré en Suisse, où Theo Meier le donna en < gage > au musée de Berthoud. Dans le cadre d'un échange, il intégra d'abord le MKB, puis fut transféré, il y a quelques années, au Musée d'histoire naturelle de Bâle (NMB) à des fins de recherche.

Il existe un bref rapport sur le processus relatif à ce crâne : « En 1969, Lucas Staehelin a fait don au musée de divers objets trouvés dans une grotte funéraire. Parmi eux figurait un crâne trépané. Celui-ci a passé un certain temps au musée en dépôt, mais Theo Meier et Lucas Staehelin l'en ont retiré en 1934. Monsieur Staehelin sur le futur sort du crâne : « Theo Meier avait promis un tableau au directeur du musée ethnographique de Berthoud et avait reçu une avance. À titre de garantie pour l'avance, Theo Meier lui avait confié le crâne. Puisque le tableau n'a pas été livré ou n'a pas satisfait les attentes, le crâne est resté à Berthoud » En 1969, L. Staehelin demanda s'il n'y avait aucune possibilité de racheter le crâne à Berthoud, afin de pouvoir réunir le contenu de la tombe à Bâle. »

81 Crâne ; îles Marquises, Polynésie française ; os ; Vc 1407 ; échange avec le musée ethnographique de Berthoud, 1971

Collectionner des trophées ?

Les pratiques culturelles telles que la chasse aux têtes et la production de trophées dans ce cadre exercèrent une fascination particulière sur les Européens. Dans de nombreuses cultures, les crânes des ennemis étaient préparés et présentés d'une certaine manière dans le cadre des pratiques culturelles respectives. Les musées occidentaux développèrent leur propre approche des crânes : presque aucun musée ne renonça à collectionner des crânes et à les présenter au public.

Lors de l'achat des trophées des chasseurs de têtes des Dayaks à Bornéo en 1994, l'« efficace expansion » de la collection indonésienne était au cœur de toutes les préoccupations. Un collectionneur de Cologne proposa au responsable du département d'Asie du Sud-Est des « objets ethnographiques de première qualité ». Les Dayaks ne chassent plus de têtes depuis des décennies, mais du point de vue du musée, le trophée faisait encore partie intégrante de leur culture en 1994.

Les collaborateurs du musée avaient conscience du caractère sensible de la stratégie d'acquisition : « Puisque tous les objets proviennent d'une collection privée néerlandaise de plus de 70 ans et non des terres indonésiennes, et puisque les crânes sont des objets de butin non personnalisés et non des reliques d'ancêtres, une demande de restitution est pratiquement hors de question. »

82 Trophée de chasseur de têtes ; Bornéo, Indonésie ; crâne humain ; Ilc 21421-23 ; achat à August Flick, 1994

Le présent crâne est orné de bijoux réalisés à partir de bracelets et de disques de coquillages, ainsi que de perles de porcelaine. Ceci indiquait le haut rang du défunt et soulignait l'estime qu'on lui portait. Ce crâne était conservé dans la maison des hommes : ainsi, le défunt

continuait à partager sa sagesse avec les villageois et à les soutenir dans leurs décisions. C'est une pièce d'exposition convoitée en Europe. Outre son importance passée, peut-être son aspect spectaculaire y contribue-t-il.

83 Crâne de chef de tribu ; Nouvelle-Géorgie, îles Salomon ; crâne, coquillage (*tridacna/conus*), perles de verre et de porcelaine ; Vb 1686 ; achat à William Ockelford Oldman, 1911

Le MKB acheta ce scalp en 1933 à Patty Frank, l'administrateur du musée Karl May à Radebeul. Dans la première moitié du XXe siècle, Frank réunit la plus grande collection de scalps de l'espace germanophone. D'après la correspondance liée à la collection, ce scalp proviendrait d'un Sioux. À l'époque, Frank semble avoir négligé de répondre à une demande de renseignements supplémentaires sur sa provenance. Dans le rapport annuel de 1933, on attribue à ce scalp une faible importance. On ne l'aurait acheté que parce que l'authenticité d'un scalp déjà présent dans le musée n'était pas certaine.

84 Scalp ; Sioux (Dakota ?), États-Unis ; cheveux, cuir chevelu, cuir, perles de verre, plume ; IVa 470 ; achat à Patty Frank, 1933

Les Marind-anim furent longtemps connus comme de redoutables chasseurs de têtes. Ils fabriquaient des trophées à partir des têtes de leurs victimes, puisque la tête était considérée comme le siège du pouvoir spirituel. Les crânes étaient préparés d'une manière particulière. Afin de pouvoir les accrocher sur le faîte de la maison des hommes, on faisait passer une fine bande de rotin par le nez. Après l'interdiction de la chasse aux têtes par la puissance coloniale néerlandaise, les trophées furent confisqués et revendus aux musées. Le Bâlois Paul Wirz collectionna lui aussi des trophées de chasse aux têtes : « Les crânes eux-mêmes m'étaient généralement remis sans discuter, mais jamais les mâchoires inférieures correspondantes qui, en raison de leur petite taille, pouvaient être conservées et cachées bien mieux que les crânes, et revêtaient les mêmes fonctions en tant que pars pro toto et comme médium. »

85 Trophée de chasse aux têtes ; Papouasie, Indonésie ; os, rotin, cheveux, laine, treillis ; Vb 4879 ; achat à Paul Wirz, 1919

86 Trophée de chasse aux têtes ; Papouasie, Indonésie ; os, peau, pigments, bois, rotin ; Vb 4880 ; achat à Paul Wirz, 1919

Les têtes réduites fascinent et repoussent à la fois. Ce sont des trophées convoités. De nos jours, toutefois, plutôt par des collectionneurs en Europe. Une à deux fois par an, le MKB se voit proposer en don ou à la vente des - têtes réduites véritables ou d'imitation, faites à partir de têtes de singe, de paresseux ou de cuir de chevreau.

La présente tête réduite fut achetée en 1918 par le marchand Oldman à Londres. Une donatrice, qui voulut rester anonyme, permit l'achat au MKB. Ce dernier essayait de constituer une collection « complète » de trophées crâniens. En 1925, Felix Speiser donna la réponse suivante à l'offre d'achat en Équateur d'une autre tête réduite pour le musée : « Nous possédons déjà une tête Jivaro, mais une deuxième ne serait pas de trop. » À l'époque, le commerce de têtes réduites était déjà illégal.

Les Shuars – dénomination actuelle des Jivaros – associaient les têtes réduites à la guerre et à la fertilité. Une séquence complexe de rituels en accompagnait la production. Les têtes des ennemis tués étaient séparées de leurs corps, les os et les muscles étaient détachés du cuir chevelu découpé à l'arrière. On faisait ensuite rétrécir la peau dans de l'eau brûlante et du sable. La fermeture des yeux et de la bouche empêchait l'esprit de la victime de causer des dommages.

87 Tête réduite ; Équateur ; peau, cheveux, plume, coton, ailes de coléoptère ; IVc 662 ; achat à la soc. Umlauff, 1918

En Nouvelle-Irlande, on réalisait des crânes humains surmodelés pour commémorer les défunts, afin de permettre à ces derniers de transférer leur force aux survivants. Les crânes faisaient partie de rituels de pluie et de cérémonies commémoratives. Ils représentaient le défunt, mais son visage n'était pas modelé en fonction de ses traits réels. On utilisait de la cire en guise de masse à modeler. On formait les cheveux et les orbites des yeux à base d'argile. Le regard vif et saisissant des yeux était créé par des coquilles d'escargots. Ces crânes étaient des pièces de collection très prisées en Europe.

88 Crâne humain préparé ; Nouvelle-Irlande, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; os, cire, calcaire, coquilles d'escargot (*turbo petholatus*) ; Vb 5009 ; achat à Arthur Speyer I, 1920

Abattre – désirer

L'utilisation de produits d'origine animale est une évidence pour l'homme : les animaux servent de nourriture et on en fait des outils, des armes, des objets d'usage courant et des vêtements. Dans ce cadre, la disponibilité locale ou régionale, les conditions climatiques, les possibilités de transformation et l'intégration des animaux dans les systèmes de valeurs et les conceptions du monde jouèrent longtemps un rôle primordial.

Le règne animal est-il donc une sorte de réservoir dans lequel l'homme se sert comme il l'entend ?

Chasser l'éléphant – livrer l'ivoire

L'ancienne zone de répartition de l'éléphant d'Asie (*elephas maximus*) qui s'étendait de Syrie en Chine en passant par l'Eurasie, se limite aujourd'hui à des parties du Sud et du Sud-Est asiatique. L'éléphant d'Afrique (*loxodonta africana*), pour sa part, peuplait jadis tout le continent africain ; aujourd'hui, son habitat se réduit à l'Afrique subsaharienne. Bien avant l'époque coloniale, ce rétrécissement de l'espace vital était dû à l'augmentation de la population humaine, à l'expansion des zones agricoles utilisables, à la chasse et au braconnage.

Une matière première convoitée – Au XIXe siècle commença l'abattage des éléphants à grande échelle en vue de récupérer l'ivoire, très convoité, ce qui décima considérablement les populations. Celles-ci suivirent une tendance inverse jusqu'au milieu du XXe siècle, grâce à des contrôles stricts et à la création de zones protégées. Mais peu après la décolonisation de l'Afrique dans les années 1960, des dizaines de milliers d'éléphants furent tués chaque année pour exporter cette matière première convoitée qu'est l'ivoire vers les pays du Nord. En 2016, on ne comptait plus que 350 000 animaux en Afrique. La situation est moins dramatique pour les espèces asiatiques, dont les défenses rapportent moins.

Un commerce florissant – Les défenses d'un éléphant poussent tout au long de sa vie. Le record s'élève à 104 kilogrammes. Malgré les restrictions internationales et les législations nationales, leur commerce est encore florissant aujourd'hui. Les objets en ivoire ou contenant de l'ivoire dans les collections des musées n'étaient certainement pas une raison de tuer ces géants gris. Et pourtant, il est surprenant de constater l'admiration avec laquelle ces objets furent parfois décrits, ce qui valorisa manifestement des collections entières.

Fasciné par des géants gris – Les éléphants apparaissent dans les mythes et les légendes, associés à des souverains, à leur dignité, à leur bravoure et à leur pouvoir. Ils servent de bêtes de somme, de travail et de guerre ; en tant que tels, ils symbolisent parfois la puissance

militaire. Enfin, ils jouent un rôle dans de nombreux contextes religieux. Dans le symbolisme paléochrétien, ils ornaient des stalles de chœur, des chapiteaux ou des portails – comme la façade du chœur de la cathédrale de Bâle, côté rhénan.

Il n'existe guère de divinité aussi omniprésente que Ganesha à la tête d'éléphant, dieu du bon début et de l'érudition. Certaines histoires racontent comment il obtint cette tête. Dans le récit le plus célèbre, c'est la solitaire Parvati qui créa Ganesha. Lorsque Shiva, l'époux de cette dernière, le découvrit après son retour au bout d'une longue absence, il lui coupa la tête. Parvati exigea de son mari de revenir en arrière en annulant son action. Mais Shiva préféra pourvoir le torse de Ganesha de la tête de la première créature qui passait par là – un éléphant. Parvati embrassa Ganesha et le nomma « Seigneur des armées » ; Shiva ordonna qu'il soit invoqué au début de chaque rituel.

89 Statuette de Ganesha ; Guledgudda, Karnataka, Inde ; bois, pigments, miroirs ; IIa 8886 ; livraison du missionnaire Johann Gottlieb Kies à la Mission de Bâle en 1856, don de la Mission de Bâle, 2015

Cette effigie décrit douze scènes de la vie du bouddha historique Shakyamuni. La reine Mayadevi sommeille dans le palais royal (à droite). Dans son rêve, un éléphant blanc apparaît sur un nuage et vient au-dessus d'elle. Après la « conception vierge », elle donne naissance à son fils, le futur Bouddha, dans le bosquet de Lumbini : l'enfant sort de sa hanche droite sans douleur aucune. Selon une légende, le bouddha Shakyamuni apparut dans une vie antérieure sous la forme de Chanddanta, un éléphant blanc comme la neige pourvu de huit défenses.

90 Thangka ; Tibet ; XVIIIe siècle ; textile, peinture à tempera, bois, métal ; IID 13652 ; achat à Gerd-Wolfgang Essen, 1998

Maria Wyss-Hubermann acheta « un vieux masque d'éléphant » en 1983. Elle tenait une « petite boutique d'art africain au Rheinsprung ».

Jusqu'au début du XXe siècle, dans le Grassland camerounais, on associait les éléphants, la chasse aux spécimens individuels et le droit de distribuer le butin à la domination, à la guerre et à la prospérité. La population locale tuait les éléphants tant pour leur viande que pour leurs défenses. Le masque d'éléphant était utilisé dans le cadre de rituels de différentes sociétés d'hommes. Au début, ces sociétés avaient des pouvoirs militaires et juridiques. À l'époque coloniale, leur caractère changea : elles devinrent des sociétés de prestige auxquelles ne pouvaient appartenir que ceux qui avaient les moyens nécessaires pour y entrer.

91 Masque d'éléphant ; Bamileke, Grassland, Cameroun ; plumes, perles de verre, bambou, coton, raphia ; III 23542 ; achat à Maria Wyss, 1983

«Une collection splendide » : c'est en ces termes qu'un rapport annuel accueillit la réception de plus de 200 objets provenant d'Afrique centrale. Le collectionneur : Erwin Federspiel de Laufen, « qui a vécu plusieurs années sur le Haut Ituri en tant que chef de station de l'État congolais et a fait de longs voyages à partir de là ». En tant que collaborateur militaire, la *force publique* du dénommé État libre du Congo, il avait un très bon accès aux objets de toutes sortes. On trouve de telles trompettes du Libéria au Cameroun et en République démocratique du Congo : elles servaient à honorer les souverains ou les anciens avec « la voix de l'éléphant », ou encore à accompagner mariages, cérémonies de circoncision, funérailles, rituels de cour et cérémonies de couronnement. On s'en servait aussi comme appel au travail ou comme avertissement. Dans les conflits guerriers, leur son devait aider à remporter la victoire.

92 Olifant traversier ou trompe traversière ; République démocratique du Congo ; ivoire ; III 1152 ; achat à Erwin Federspiel, 1901

La partie de la collection que l'« expédition allemande de recherche en Afrique central » (1910-1912) fournit au MKB fut décrite comme l'« élargissement d'une collection originale ». Leo Frobenius, membre de l'expédition, collectionna des objets sur place – d'où la désignation de collection originale – et fournit comme contexte l'information selon laquelle cet objet serait un *iroke*, instrument de l'oracle Ifa. Ce dernier, qui permet d'entrer en contact avec l'esprit Orunmila, fait partie du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco depuis 2008. La prophétie s'appuie sur des schémas linguistiques et mathématiques complexes, que le spécialiste des rituels interprète lorsqu'il faut prendre des décisions difficiles. Au début de la prophétie, le spécialiste frappe sur le plateau divinatoire avec l'*iroke* d'ivoire. C'est ainsi qu'il appelle Orunmila.

93 Frappeur de l'Ifa ; Yoruba, Nigeria ; ivoire ; III 4629 ; achat à Leo Frobenius, 1912

Ces défenses proviennent de la collection de la Mission de Bâle. Probablement le sultan Ibrahim Njoya, souverain du royaume de Bamoun au Cameroun, choisit-il la plus ancienne d'entre elles dans sa riche collection pour l'offrir au missionnaire Martin Göhring. Njoya manifestait de l'intérêt pour des « choses et circonstances européennes », mais restait réservé. Après que sa mère lui fit changer d'avis, Njoya encouragea le travail éducatif de la mission. En contrepartie, Göhring le soutint dans le cadre d'une plainte relative au comportement répressif des marchands allemands. Il sut également persuader Njoya de faire passer le commerce de l'ivoire du Bamoun par la société commerciale Missions-Handlungs-Gesellschaft. Jusqu'en 1917, la gestion de cette société était assurée par la Mission de Bâle. Un collègue missionnaire offrit la deuxième grande défense au missionnaire Hans Knöpfli, car il ne voulait pas la « ramener chez lui ». Il l'avait achetée auprès du département des forêts, qui contrôlait la population d'éléphants.

Sans doute la petite défense est-elle celle d'un jeune éléphant. À l'origine, trois défenses sont mentionnées dans les livres d'entrées de la Mission de Bâle de 1888. Deux d'entre elles ne font plus partie de la collection aujourd'hui. Furent-elles vendues ou échangées contre d'autres objets ? À quoi cette matière première était-elle destinée – était-ce une source de revenus ou du matériel d'étude pour la mission ?

94 Défense ; Kumba, Cameroun ; ivoire ; III 25891 ; livraison de Martin Göhring à la Mission de Bâle en 1911, don de la Mission de Bâle, 2015

95 Défense ; Fouban, Cameroun ; ivoire ; III 27845 ; livraison de Hans Knöpfli à la Mission de Bâle en 1969, don de la Mission de Bâle, 2015

96 Petite défense ; sans doute Togo ou Ghana ; ivoire ; III 27860 ; don de la Mission de Bâle, 2015

« Comme pour presque toutes les collections ethnographiques du monde, les acquisitions de l'année écoulée ont été effectuées sous le signe du Bénin. L'on se souvient que des produits d'artisanat anciens d'un caractère très particulier, dont la réalisation par des nègres est inédite, sont apparus lors de la destruction de la ville de Bénin par les Anglais. Le butin de la guerre au Bénin a été mis sur le marché cette année, et nous avons considéré qu'il était de notre devoir de sauver pour notre collection au moins quelques échantillons de cette culture, aujourd'hui disparue à jamais. » L'inscription dans le rapport annuel de 1899 décrit des pratiques parfaitement courantes en matière d'acquisition et de distribution d'objets.

Les sculptures sur la défense représentent des hauts dignitaires de la cour royale. Ils portent des vêtements de corail, des colliers de perles et des épées de cérémonie. On reconnaît les Européens à leurs épées et à leurs ceintures d'armes. Un personnage porte sur la poitrine une croix qui renvoie aux ordres de chevalerie portugais. La brûlure de la défense eut-elle lieu lors de l'expédition punitive ?

97 Défense ; ville de Bénin, Nigeria ; ivoire ; III 1038 ; achat à la soc. Umlauff, 1899

« La pièce de loin la plus précieuse de l'extension africaine de la collection est une longue défense d'éléphant du vieux Bénin, magnifiquement travaillée et de la plus belle patine brun doré. Cette pièce exceptionnelle provient d'une collection privée d'origine. Les ornements de la bande ont été sculptés avec le plus grand soin. Dans des intervalles entre ces rubans, une épée revêtant la forme typique de l'ancienne épée du Bénin est gravée en relief plat. Cette défense forme désormais, avec les autres objets béninois, l'un des bijoux les plus distingués de la section africaine ». Voilà l'évaluation d'un collaborateur du musée à l'époque. Cet objet provient lui aussi des pillages qui eurent lieu lors de l'expédition punitive britannique de 1897.

98 Défense ; ville de Bénin, Nigeria ; ivoire ; III 6694 ; achat à la soc. Umlauff, 1926

En 1440, les premiers Portugais atteignirent la côte de la Sierra Leone. L'importation de salières et de cuillères en ivoire au Portugal est documentée dès 1504. Conséquence de la rencontre entre les deux cultures, la production de ces objets, mais aussi de fourchettes, de manches de couteaux, de poignards et d'olifants était orientée vers le marché européen. La forme et la décoration des salières ne s'inspiraient pas de modèles européens à l'époque. On suppose que les modèles provenaient de la culture sapi. Sur le récipient, on observe des motifs répandus : crocodiles mangeurs d'hommes, homme avec épée et bouclier. La scène de l'homme assis avec un enfant sur ses genoux reste encore un mystère. Le récipient provient de la collection du fabricant de cuir Robert von Hirsch.

99 Salière ; Sapi, Sierra Leone ; vers 1500 ; ivoire, corne, mastic ; III 21474 ; legs de Robert von Hirsch, 1978

Seule la cuillère achetée par la société Umlauff est mentionnée dans le rapport annuel du musée. Les deux autres cuillères proviennent d'un commerçant anversois, H. Salomon, qui proposait irrégulièrement à la vente des objets issus de l'État libre du Congo. Il achetait des objets aux voyageurs, marins et autres vendeurs.

100 Cuillère ; Kasai supérieur, République démocratique du Congo ; ivoire ; III 3420 ; achat à H. Salomon, 1910

101 Cuillère ; République démocratique du Congo ; ivoire ; III 3681 ; achat à H. Salomon, 1911

102 Cuillère ; République démocratique du Congo ; ivoire ; III 6667 ; achat à la soc. Umlauff, 1926

Les éléphants d'Asie sont vénérés et utilisés depuis des siècles. Sous l'influence de la cour des Moghols, la sculpture de l'ivoire, bien établie, poursuit son développement dans le sud asiatique. Les sculpteurs préféraient l'ivoire d'Afrique, car sa structure est plus ferme que celle de l'ivoire d'Asie tout en restant souple et élastique, c'est-à-dire facile à travailler.

Les petites sculptures – représentations de souverains, de divinités hindoues, de scènes du quotidien, ou encore pièces d'échecs – étaient initialement destinées à la clientèle indienne. À partir de la fin du XVIIIe siècle, elles devinrent également des souvenirs populaires parmi les voyageurs européens. Il n'est pas toujours aisé de savoir s'il s'agit de pièces décoratives ou de pièces d'échecs. L'éléphant à palanquin n'est probablement pas une pièce d'échecs ; le chamelier, pour sa part, pourrait l'être du fait de la peinture élaborée. Il correspond au fou dans les jeux d'échecs occidentaux.

103 Statuettes ; Inde ; avant 1888 ; ivoire, couleur ; IIa 9197, 9200 ; livraison à la Mission de Bâle avant 1888, don de la Mission de Bâle, 2015

Le *pachisi* est un jeu de course sur lequel se fondent des jeux européens comme « Hâte-toi lentement » ou le « jeu des petits chevaux ». Les dés allongés servent à déterminer le nombre de cases pour chaque coup. On les utilisait dans tous les jeux de dés en Asie du Sud. Les

premiers dés découverts proviennent de la haute culture de la vallée de l'Indus (2600-1800 av. J.-C.), dans l'actuel Pakistan.

104 Dès allongés ; Katmandou, Népal ; ivoire, couleur ; Ila 1522 ; don d'Emil Rauch, 1952

Le *ganjifa* (carte à jouer) fait référence à un jeu de cartes indien déjà connu par l'empereur moghol Babour (1483-1530) et développé pour son successeur, Akbar (1556-1605). Au nord de l'Inde, c'est le *ganjifa* moghol à huit couleurs qui domine. Pour chaque couleur, il y a deux cartes d'images et dix cartes de chiffres, dont le nombre de caractères détermine la valeur. Le jeu de cartes de l'empereur comporte douze couleurs. Sept d'entre elles ont une référence militaire : cavalerie, infanterie, guerriers blindés, éléphants, forteresses, flotte, trésorier. Cinq couleurs se réfèrent à la mythologie. Le *ganjifa* moghol est un jeu militaire à caractère courtois et séculier.

Les cartes à jouer proviennent de la collection Jean Eggmann. De 1948 à 1962, il travailla comme directeur financier et administratif chez Ciba Pharma Bombay. C'est à cette époque qu'il se découvrit une passion pour la collection : « J'ai acheté certains objets spontanément, d'autres m'ont fait réfléchir pendant deux ou trois semaines. À l'époque déjà, ce n'était pas donné. » On dit qu'il aimait « contempler encore et encore les cartes de Jass ».

105 Cartes *ganjifa* Kurnool, Andhra Pradesh, Inde ; ivoire, peinture a tempera ; Ila 11359-11374 ; don de Jean Eggmann, 2003

Les hommes de tous les groupes nagas portent le bijou sur la partie supérieure de leur bras. Dans certains groupes, ce bijou symbolise la richesse et la prospérité ; dans d'autres, il est réservé aux guerriers couronnés de succès. Ces bijoux font partie d'une collection que Hans-Eberhard Kauffmann vendit au MKB. Selon ses propres dires, Hans-Eberhard Kauffmann, docteur en ethnologie, avait saisi l'occasion de son « expédition au Nagaland en 1936-1937, qui portait essentiellement sur l'aspect matériel de la culture » pour « rassembler tout le matériel accessible ». National-socialiste convaincu, ce collectionneur vendit les objets achetés à des musées de Bâle, Zurich et Cologne.

106 Bracelet ; Zunheboto, Nagaland, Inde ; ivoire, matériau résineux ; IIb 1244 ; achat à Hans-Eberhard Kauffmann, 1937

Pays consommateur : le Japon

Avant l'interdiction internationale du commerce de l'ivoire en 1989 par la Convention de Washington sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES), les trois quarts de l'ivoire brut du monde étaient transformés dans des ateliers asiatiques de sculpture. De 1980 à 1989, le Japon en consommait environ 800 tonnes par an (près de 40 % de la production annuelle totale globale). Les sculpteurs japonais l'utilisaient surtout pour la fabrication de cachets-tampons, de sceaux et de pièces en ivoire de certains instruments de musique – des touches de piano aux pointes des archets de violon.

Le *netsuke*, statuette sculptée et généralement peinte, servait à fixer des contenants comme des bourses ou des petites boîtes à la ceinture du kimono, qui n'avait pas de poches.

Confectionné à partir de différents types de bois, de pierre et de corne, de métal et d'ivoire, il représente des personnages et des scènes de la vie religieuse et du quotidien. Les maîtres sculpteurs utilisaient jusqu'à 200 scies, limes, ciseaux, forets, couteaux et outils de ponçage différents. La production manuelle d'un *netsuke* pouvait prendre jusqu'à deux mois.

Alice Keller fut la première économiste diplômée à occuper un poste à responsabilité au sein de la société F. Hoffmann-La Roche & Co., en l'occurrence dans sa filiale au Japon. Elle vécut

à Tokyo de 1926 à 1937, avec des interruptions. Les cultures de l'Asie orientale la fascinaient. Étendue mais disparate, sa collection intégra le MKB en 1998.

- 107 Charpentier façonnant un saladier ; Japon ; ivoire ; IId 12051 ; don d'Alice Keller, 1995
- 108 Dame en palanquin avec deux porteurs ; Japon ; ivoire ; IId 12052 ; don d'Alice Keller, 1995
- 109 Vieil homme étendu au-dessus d'un pot d'eau ; Japon ; ivoire ; IId 12053 ; don d'Alice Keller, 1995
- 110 Escargot sur une feuille ; Japon ; ivoire, bois ; IId 12057.01 ; don d'Alice Keller, 1995
- 111 Masque féminin du théâtre nô ; Japon ; ivoire ; IId 12058 ; don d'Alice Keller, 1995
- 112 Vieille femme avec grand panier de légumes ; Japon ; ivoire ; IId 12076.01 ; don d'Alice Keller, 1995

Le legs de Burckhardt-Burckhardt, qui « est venu compléter la collection par de belles pièces représentant un ajout précieux », a été salué comme une « extension importante » de la collection. Il comprenait aussi des *netsukes*.

- 113 Lion de Fo, figure de gardien, aussi appelé « chien de Bouddha » ; Japon ; XVIIIe s. ; ivoire ; IId 1334 ; du legs de Hans Burckhardt-Burckhardt, 1923
- 114 Oiseau sur une pierre baignée par l'eau ; Japon ; XVIIIe s. ; ivoire ; IId 1333 ; du legs de Hans Burckhardt-Burckhardt, 1923

Après son mariage en 1928, Carl Leonhard Burckhardt-Reinhardt rejoignit la société d'export de coton de son beau-père à Alexandrie. En 1932, il entreprit un voyage d'affaires au Japon. Ce voyage servit de base à sa collection d'Asie orientale, dont il prit soin en même temps que sa collection égyptienne. Toutes deux revinrent au MKB sous forme de don.

- 115 Hotei, dieu du contentement, avec parchemin ouvert ; Japon ; ivoire ; IId 8289 ; du legs de la fondation Burckhardt-Reinhardt, 1973
- 116 Hotei, dieu du contentement ; Japon ; ivoire ; IId 8292 ; du legs de la fondation Burckhardt-Reinhardt, 1973
- 117 Cheval au galop et animal accroupi ; Japon ; ivoire ; IId 8287 ; du legs de la fondation Burckhardt-Reinhardt, 1973
- 118 Animal accroupi sur trois tiges de bambou ; Japon ; ivoire ; IId 8291 ; du legs de la fondation Burckhardt-Reinhardt, 1973
- 119 Le jeune Yoshitsune avec sa flûte, qui vainquit un moine voleur ; Japon ; ivoire, métal, cordon de soie, quartz ; IId 8301 ; du legs de la fondation Burckhardt-Reinhardt, 1973

Selon le principe de la « transmission aux musées appropriés », la plupart des collections du Gewerbemuseum de Bâle (plus tard : Museum für Gestaltung) ont été redistribuées en 1989, lorsque les concepts de divulgation des connaissances, de collection et d'exposition ne pouvaient plus être mis en relation entre eux. Jusqu'à présent, le traitement des lots n'a été effectué que de manière ponctuelle, de sorte qu'il manque encore des liens, au sein des collections, entre ces objets de valeur.

- 120 Démon à griffes accroupi sur un champignon ou un chapeau ; Japon ; ivoire ; IId 10900 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989
- 121 Homme assis avec un animal sur le bras ; Japon ; ivoire ; IId 10908 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989
- 122 Homme assis avec panier ; Japon ; ivoire ; IId 10913 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989
- 123 Singe accroupi ; Japon ; ivoire ; IId 10910 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989
- 124 Singe portant sur les épaules un singe plus petit que lui ; Japon ; ivoire ; IId 10915 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989
- 125 Poussin qui sort de son œuf ; Japon ; ivoire ; IId 10918 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989
- 126 Chèvre ; Japon ; ivoire ; IId 10975 ; legs d'August Meyer-Gass au Gewerbemuseum en 1977, prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989

127 Homme assis avec grenouille et contenant en trois parties, *inro*, avec représentation de paysage ; Japon ; ivoire, porcelaine, couleur, soie (cordon) ; IId 10867 ; prêt permanent du Gewerbemuseum de Bâle, 1989

Les *netsukes* étaient et sont encore des objets de collection très prisés. D'une part, les voyageurs les ramenaient pour eux-mêmes ou en cadeau ; d'autre part, artisan(e)s d'art et marchand(e)s d'art les proposaient sur le marché. Certaines pièces uniques atteignent aujourd'hui encore des prix élevés. Cela eut un effet sur le Japon : après une phase d'abandon à partir des années 1870, cet art mineur regagna de la valeur au XXe siècle.

Régulièrement, des gens remirent des *netsukes* au MKB. Ce fut le cas, par exemple, de Gotthelf Kuhn, grand voyageur, qui manifesta son intérêt pour les « splendides collections, de l'Égypte ancienne à l'Asie orientale ». Ou de la belle-sœur de Felix Speiser, collaborateur du musée, qui ne trouvait guère de plaisir à ces « produits sans prétention ».

128 Bœuf couché ; Japon ; ivoire ; IId 1116 ; don d'Elisabeth Speiser-Riggenbach, 1917

129 Homme assis avec gobelet et tortue ; Japon ; ivoire, colorant pour jus de tabac ; IId 8618 ; don du legs Gotthelf Kuhn, 1975

130 Poisson avec singe ; Japon ; ivoire ; IId 8619 ; don du legs Gotthelf Kuhn, 1975

131 Coquillages ou tubercules de jacinthe d'eau ; Japon ; ivoire, couleur, laque ; IId 13395 ; don de Sigrid Jäger de la collection Wilhelm Zimmermann-Balmer, 1998

Les *netsukes* et les *inro* n'étaient pas les seuls objets prisés par les collectionneurs : d'autres objets intégrèrent également les collections, témoignant d'une esthétique simple et du savoir-faire de leurs créateurs.

132 Boîte avec motif de dragon ; Japon ; ivoire ; IId 8311 ; du legs de la fondation Burckhardt-Reinhardt, 1973

Les deux statuettes proviennent de Rudolph Iselin, un neveu de Fritz Sarasin. Il accompagna son oncle lors de son dernier voyage en Thaïlande et au Cambodge en 1931. Entre 1937 et 1956, Iselin fut membre de la commission du musée et collabora à sa collection Europe et à sa collection photographique.

133 Homme avec bagages et chapeau ; Tokyo, Japon ; ivoire ; IId 5900 ; don du legs de Rudolph Iselin, 1963

134 Homme avec fleur et panier de fruits ; Japon ; ivoire ; IId 5901 ; don du legs de Rudolph Iselin, 1963

À partir des années 1870, des personnages de ce type étaient produits pour le marché touristique. Au début, Yokohama était le seul site de production ; à la fin du siècle, les villes portuaires de Tokyo, Kobe, Osaka et Nagasaki participèrent également à ce commerce lucratif. Dans le cas présent, le personnage est un artisan.

135 Personnage masculin ; Japon ; ivoire ; IId 15649 ; don du legs Michael Kessler-Oeri,

La fête japonaise de la poupée ou de la fille remonte à un rituel de la période Heian (794-1192) : on y transférait les énergies négatives à des poupées de paille, puis à l'eau. La fête actuelle, lors de laquelle les familles souhaitent à leurs filles un bon mariage, découle de cette cérémonie de purification. Dans ce cadre, on installe chaque année, avant le 3 mars, des poupées dans la maison : un couple de mariés et – selon la situation économique de la famille – jusqu'à 13 autres personnages, dont le coût peut atteindre 2000 francs selon leurs matériaux et la manière dont ils sont fabriqués.

Ces sept poupées représentent un couple nuptial impérial et cinq musiciens, tous vêtus de robes de fête et confectionnés avec soin. Les mains et les têtes sont en ivoire. Ce fut la fille de Johann-Rudolf Merian-Zaeslin qui les offrit au musée. À la fin du XIXe siècle, ce dernier

travaillait au Japon comme marchand pour une entreprise bâloise (commerce de soie en gros) et vécut avec son épouse à Yokohama, où naquit leur fille Julie Hermine Kiku. On ne sait pas si ces poupées appartenaient à cette dernière, si elle les avait utilisées pour célébrer la fête des poupées ou si elles étaient des objets de collection de la famille.

- 136 Ensemble composé de sept poupées ; Japon ; textile, ivoire, bois, couleur ; IId 6676a-g ; don de Kiku Merian, 1965

Pays consommateur : la Chine

La Chine fut elle aussi un bastion précoce de la sculpture de l'ivoire : les accessoires personnels, les petites sculptures religieuses ou les insignes de rang en ivoire pour les fonctionnaires étaient destinés au marché chinois ; à partir du XVI^e siècle s'y ajoutèrent des tableaux de dévotion chrétienne, réalisés pour l'Europe. Le répertoire destiné à l'exportation s'élargit par la suite à des éventails, des boutons, des broches, des petites boîtes, des jeux, des poignées de parapluies et de cannes.

Depuis les années 1990, la Chine est considérée comme le plus grand marché mondial de l'ivoire, notamment parce que les objets en ivoire devinrent des symboles du statut social de la classe moyenne émergente. Pour répondre à la demande, l'ivoire était principalement importé des pays africains. Le 1^{er} janvier 2018, la Chine en interdit le commerce. Les premiers rapports font état d'un déclin, d'autres d'un commerce qui se poursuit par manque de contrôles, par absence de remise en question et parce que l'ivoire « en tant que symbole du statut social occupe une place trop importante pour les Chinois ».

Dans les années 1930, Werner Rothpletz travaillait en Indonésie pour la société Bataafse Petroleum Maatschappij. Le musée acheta des parties de sa collection et Rothpletz lui en offrit la majeure partie du lot important sous forme de legs. Ce don inclut également les deux présentes statuettes.

- 137 Vieillard accroupi, représentation qui se réfère au dieu de la longévité ; Chine ; ivoire, couleur, laque ; IId 7385 ; don du legs de Werner Rothpletz, 1981
- 138 Tampon dont le manche représente un animal aux allures de dragon ; Chine ; ivoire ; IId 7386 ; don du legs de Werner Rothpletz, 1981

En médecine traditionnelle chinoise, les médecins utilisaient de telles figures – des Doctor's Ladies – pour traiter leurs patientes. Au lieu de montrer son propre corps, la patiente indiquait sur la statuette l'endroit qui la faisait souffrir sans devoir se découvrir. Cette manière de poser un diagnostic est datée de la période Ming (1368-1644) et de la période Qing (1646-1912). Des interprétations plus récentes supposent que les statuettes étaient des jouets érotiques.

- 139 Statuette de médecin et/ou jouet érotique ; Chine ; ivoire, couleur ; IId 7391a, 7391b ; du legs de Werner Rothpletz, 1981

Déjà dans le premier catalogue d'inventaire de 1862, la Mission de Bâle se plaint : « En général, les Chinois jouent avec passion. Pas un village, pas un hameau sans maison de jeu et sans joueurs professionnels, malgré l'existence de lois contre le jeu. » Elle souligne en outre les réalisations des sculpteurs dans la production de jeux d'adresse pour le marché chinois ainsi que dans la production de pièces d'échecs et de souvenirs en filigranes pour le marché européen.

- 140 Jeu de chance ou d'adresse ; Chine ; ivoire ; IId 9619.01-05 ; livraison à la Mission de Bâle avant 1888, don de la Mission de Bâle, 2015
- 141 Jeu d'adresse ; Chine ; ivoire ; IId 9621.01, 9621.02 ; livraison à la Mission de Bâle avant 1888, don de la Mission de Bâle, 2015

- 142 Jeu de patience des neuf anneaux liés ; Chine ; ivoire, laiton ; IId 9626 ; livraison à la Mission de Bâle avant 1888, don de la Mission de Bâle, 2015
- 143 Jeu d'adresse ; Chine ; ivoire ; IId 6801a-c ; achat aux Pays-Bas par l'intermédiaire du Bâlois Mutz, 1968

Le présent objet se compose de quatre parties, dont chacune est faite d'une seule pièce. Notamment la sphère creuse comprenant six autres sphères creuses mobiles à l'intérieur est fascinante. De tels objets décoratifs en filigrane sont documentés déjà depuis le XIV^e siècle.

- 144 Objet décoratif ; Chine ; ivoire ; IId 9615.01, 9615.02 ; livraison à la Mission de Bâle avant 1862, don de la Mission de Bâle, 2015

Continent consommateur : l'Europe

À la fin du XVIII^e siècle, la demande d'ivoire s'accrut en Europe et en Amérique du Nord. Vers 1880, plus de 500 tonnes d'ivoire furent transformés en Europe : on en faisait des instruments de musique, des boules de billard, des prothèses dentaires, des pièces d'échecs, des boutons de canne, des poignées de parapluie, des éventails, des ronds de serviette, des anneaux de rideau, des coffrets d'écriture, des ensembles de couture, des articles de dévotion, des bijoux et d'autres articles de luxe. Cette évolution s'accompagna d'une hausse exorbitante du prix de l'ivoire sur le marché mondial.

Le commerce international de l'ivoire était dominé par les maisons de ventes aux enchères britanniques de Liverpool et de Londres ; des villes comme Anvers et Hambourg jouèrent également un rôle important. Avec la Première Guerre mondiale, tant la demande que le commerce mondial changèrent. Selon le groupe activiste Avaaz, l'UE est aujourd'hui le plus grand commerçant d'ivoire légal. Mais une partie du commerce illégal passe également par elle, la principale plaque tournante étant la Grande-Bretagne.

Aujourd'hui, les 52 touches blanches du piano – parmi les 88 touches que cet instrument comporte au total – sont recouvertes de plastique, d'os ou d'ivoire de mammoth. Mais pendant longtemps on utilisa de l'ivoire d'éléphant, indéformable et résistante à l'abrasion. Pour les travaux de restauration, on utilise de l'ivoire – s'il y en a.

- 145 Revêtement de touches de piano, matériau de réparation ; Europe ; ivoire ; prêt Martin Vogelsanger

Cette baguette servit à diriger une fanfare lors d'un défilé à l'occasion d'un 50^e anniversaire. On ne sait pas exactement ce qui fut célébré.

- 146 Baguette ; Francfort-sur-l'Oder, Allemagne ; bois, ivoire ; VI 68565 ; don de Louise Bojanus, 1997

On dit que l'ivoire a une haptique particulière. C'est un matériau doux qui dégage une agréable chaleur. Lisse et poli, il ne rend pas la peau rugueuse. Comme il est également durable et qu'il résiste à l'humidité, il est idéal pour les poignées de toutes sortes. Une finition réalisée avec ce matériau coûteux confère une certaine noblesse aux accessoires tels que les parapluies ou les cannes.

- 147 Parapluie de femme ; Bâle, Suisse ; métal, soie, ivoire ; VI 19292 ; don d'un legs anonyme, remis par Samuel Burckhardt, 1951
- Parasol avec monogramme ; Bâle, Suisse ; fil d'acier, textile, dentelle, bois, ivoire ; VI 39325 ; don de Sibylle Schamböck, 1971
- Parapluie avec monogramme ; Bâle, Suisse ; bambou, soie, ivoire ; VI 69621 ; don anonyme, 2001

La Bâloise Helene Rauch avait un penchant pour les accessoires élégants : dans les années 1940, elle offrit au musée 17 parapluies et 7 cannes. Elle avait manifestement collectionné ces pièces à des fins privées. Beaucoup d'entre elles sont confectionnées à partir de matériaux précieux comme la soie, l'argent et l'or. Selon les fiches, certaines comportent aussi de

l'ivoire. Toutefois, la définition du matériau n'est pas toujours exacte. Parfois, on utilisait des os pour imiter l'aspect de l'ivoire.

148 Canne; Bâle, Suisse ; bois, ivoire, métal, or rouge ; VI 16764; don de Helene Rauch, 1943

À la fin du XIXe siècle, des usines telles que Glaser et fils (Dresde) ou Carl Roth (Würzburg) se spécialisèrent dans les articles pour étudiants et proposèrent une grande sélection de poignées en ivoire. Les armoiries d'associations étudiantes, telle la société suisse d'étudiants de Zofingue, pouvaient être incrustées dans une rosette en porcelaine.

149 Canne de la société d'étudiants Zofingia ; Bâle, Suisse ; bois, ivoire ; VI 19758 ; don de T. Matzinger, 1951

La donatrice de cette canne écrivit à son propos : « Elle est censée venir d'Inde. Mon père l'a reçue soit pour la garder en lieu sûr, soit comme paiement de la part d'un homme qui lui a dit l'avoir reçu en cadeau d'un maharajah. Cet homme n'est plus jamais apparu. »

150 Canne démontable ; Inde (?) ; ivoire ; VI 61871 ; don de Liselotte Nussbaumer-Kieser, 1987

Matériau compact, résistant et durable, l'ivoire est idéal pour confectionner certains instruments et outils, d'autant plus qu'il leur confère également un aspect noble. Fabriqués ainsi, les outils sont à la fois des objets d'usage courant et des symboles du statut social de leur propriétaire. La présente boussole a été achetée en 1910 pour deux francs chez un brocanteur de Bâle, avec plus de 100 autres objets, pour intégrer la collection du MKB. On en sait donc peu de l'origine de chacune des pièces.

151 Boussole de poche ; Bâle, Suisse ; vers 1800 ; ivoire, laiton, papier ; VI 4451 ; achat chez un brocanteur à Bâle, 1910

Ces jumelles ne permettent d'avoir une image nette que sur quelques mètres – peut-être étaient-elles destinées au théâtre ou à l'opéra. Elles ont été achetées à Londres dans la boutique du célèbre opticien Dollond.

152 Jumelles ; Londres, Grande-Bretagne ; bois, corne (?), verre, ivoire, housse de carton revêtu de peau de poisson ; VI 17492 ; don de Madame H. Meier, 1945

Enfiler d'étroits gants de dentelle ou de soie sans les abîmer peut s'avérer fort délicat. Il est alors utile de tendre les gants à l'aide d'un outil lisse pour mieux glisser dans le textile. Le tendeur à gant faisait partie d'un trousseau de mariage urbain.

153 Tendeur à gant ; Bâle, Suisse ; ivoire, métal ; VI 18703 ; don de Hans Burckhardt, 1949

Les bouchers aiguisent régulièrement leurs couteaux au fusil pour affûter et réaligner la lame. Souvent accroché à la ceinture au moyen d'un œillet, le fusil à aiguiser est toujours à portée de main. Le manche du présent fusil se compose d'ivoire brun et d'ivoire blanc en alternance.

154 Fusil à aiguiser; Vienne, Autriche ; acier, ivoire ; VI 57530 ; achat à Wolfgang Riedl, 1983

Le prédécesseur des fourchettes à quatre dents courtes et émoussées que nous connaissons aujourd'hui avait de longues dents, qui se réduisaient généralement au nombre de deux. La poignée en ivoire affinait cet objet d'usage courant et transformait les couverts en véritables bijoux de table. La présente fourchette fut vendue en 1914 par Jakob Lörch, un antiquaire qui collectionnait les objets d'usage courant les plus divers puis les proposait au MKB par courrier.

155 Fourchette ; Cham, Suisse ; XVIIIe-XIXe siècle ; ivoire, fer ; VI 6279 ; achat à Jakob Lörch, 1914

Pour enfiler des bottes en cuir pourvues de nombreux petits boutons, rien ne valait un boutonneur de chaussure : introduit dans la boutonnière par le haut, le crochet pouvait saisir le bouton et le tirer à travers la boutonnière. Nous ne savons pas quand ni par qui le boutonneur de chaussure d'une « ancienne réserve » intégra la collection.

156 Boutonneur de chaussure ; Europe ; vers 1900 ; métal, ivoire ; VI 70969

La présente plaque représente la crucifixion du Christ. Marie Madeleine est agenouillée devant lui. On voit les instruments de la Passion associés à la souffrance et à la mort de Jésus-Christ.

157 Plaque de dévotion ; France ; vers 1750 ; ivoire, carton, textile ; VI 15960 ; achat à E. Nägeli, 1941

La plaque montre la proclamation de l'ange Gabriel (à droite). Il récite le « Je vous salue Marie, pleine de grâce » – c'est le début et le nom de l'une des principales prières catholiques, l'Ave Maria. À la bordure supérieure, on voit le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe.

158 Plaque de dévotion ; France ; vers 1750 ; ivoire, carton, textile ; VI 15961 ; achat à E. Nägeli, 1941

Au XIXe siècle, des statuettes d'un nouveau genre sont apparues dans l'art de l'ivoire : désormais, des costumes folkloriques ruraux, des musiciens paysans et des vagabonds étaient présentés dans les vitrines d'ivoire de maisons bourgeoises. Ces deux bergers servirent peut-être de personnages de crèche.

159 Statuettes ; Rome, Italie ; ivoire ; VI 49396a, 49396c ; don d'August Meyer, 1978

Le présent coffret rassemble les ustensiles de couture dans un petit espace : la forme des ciseaux, de l'alène, du dé à coudre et des contenants pour aiguilles a été retirée de l'ivoire. Une bourgeoise avait ainsi à portée de main tous les ustensiles nécessaires à un après-midi de travail manuel.

160 Ensemble de couture ; utilisé en Suisse, probablement fabriqué en France ; vers 1860 ; ivoire, métal doré ; VI 66852 ; don de Getrud Krattiger, 1994

Ce qui ressemble à un cigare de l'extérieur cache un petit coffret d'écriture à l'intérieur : un porte-plume, un coupe-papier, une règle et un crayon.

161 Coffret d'écriture ; Bâle, Suisse ; vers 1890 ; écaille de tortue, ivoire, papier, bois, tabac, métal ; VI 66264 ; de qui et quand il fut acquis est inconnu

Un plioir permet de marquer un bord ou une rainure sur un carton ou un papier afin de faciliter un pliage précis du matériau. Les plioirs étaient utilisés en reliure et dans le graphisme. Sans doute l'objet a-t-il été fabriqué pour les Européens. Il fait partie d'un lot acheté en 1918 par l'ancienne société « Mittelschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft in Aarau » (« Société géographico-commerciale de Suisse centrale à Aarau »). L'ancien propriétaire était un Britannique répondant au nom de Rivett-Carnac. Depuis 1896, il était membre à part entière de la Société argovienne des naturalistes ; son nom est suivi du titre « Colonel au château de Wildegg ». Plusieurs Britanniques nommés Rivett-Carnac effectuèrent le service colonial en Inde.

162 Plioir ; Inde ; ivoire ; IIa 630 ; achat au Museum Aargau, 1918

L'industrie des souvenirs continue à prospérer : aujourd'hui encore, des objets comparables en ivoire peuvent être achetés dans les maisons de vente aux enchères. Pour la confection des premiers souvenirs déjà, on utilisait d'énormes quantités d'ivoire. À l'époque, le produit était certifié comme ayant un « degré minimal d'artisanat » par rapport à l'offre actuelle.

Les collectionneurs rapportaient les objets de leurs < missions > au Ghana. Ils travaillaient pour la branche économique de la Mission de Bâle, fondée en 1859 – à savoir la Missions-Handlungs-Gesellschaft, devenue ensuite l'Union Trading Company International (UTC). La collection Opferkuch fut peut-être constituée par Max (1906-1984) ou par son père Alfred (1875-1956). Tous deux avaient longtemps vécu au Ghana et travaillaient pour l'UTC. Les objets furent acquis avant 1942. La collection Losch-Pulfer fut constituée par Ernst et Ruth eux-mêmes. L'UTC envoya Ernst Losch à Accra de 1954 à 1964, où il travailla comme mécanicien et comme ingénieur dans un garage.

- 163 Rangée d'éléphants avec crocodile ; Ghana ; ivoire ; III 27587 ; don de Walter Opferkuch, 2009
164 Statuettes d'éléphants ; Ghana ; ivoire ; III 27569-27574 ; don de Walter Opferkuch, 2009
165 Statuettes d'éléphants ; Accra ou Kumasi, Ghana ; ivoire ; III 27617-27620 ; don d'Ernst & Ruth Losch-Pulfer, 2010
166 Ouvre-lettres ; Ashantis (?), Accra ou Kumasi, Ghana ; ivoire ; III 27631 ; don d'Ernst & Ruth Losch-Pulfer, 2010
167 Récipient pour crayons ; Ashantis (?), Accra ou Kumasi, Ghana ; ivoire ; III 27638 ; don d'Ernst & Ruth Losch-Pulfer, 2010

Laisser des plumes

Le sous-continent de l'Amérique du Sud (environ 3000 espèces d'oiseaux différentes) et l'île de Nouvelle-Guinée (environ 750 espèces d'oiseaux différentes) sont de véritables paradis pour les oiseaux. De ce fait, leurs caractéristiques et leurs plumes ornementales occupent une place importante dans les produits culturels et les pratiques rituelles de ces régions.

Attrape-oiseaux – De nombreuses méthodes de capture furent développées pour accéder aux plumes : tuer les oiseaux avec un arc et des flèches, les attraper dans des filets ou les empêcher de s'envoler à l'aide de colle. Les animaux capturés vivants peuvent être relâchés après la récupération des plumes désirées. Mais l'élevage et le maintien en captivité des oiseaux eurent également un rôle. Les plumes et les objets faits de plumes étaient des marchandises et des objets d'échange très prisés.

Se parer de plumes étrangères – Les plumes faisaient l'objet d'un commerce international. Au début du XXe siècle, un vif débat sur les plumes des chapeaux féminins commença dans une grande partie de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Cette résistance conduisit à une campagne de protection de la nature. Grâce à cette campagne, l'importation de plumes fut partiellement proscrite et une interdiction temporaire de chasse des oiseaux de paradis fut prononcée en Nouvelle-Guinée. L'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) vit le jour en 1948 dans le but de sensibiliser les gens à la conservation de la nature et des espèces, afin de garantir une utilisation durable des ressources.

« Dans toutes les rues et sur toutes les places du monde civilisé, des millions d'oiseaux assassinés, perchés sur les chapeaux des dames, hurlent : vous les humains, vous les femmes et les filles – et vous les hommes –, protégez nos congénères en extinction, voués à la destruction par le commerce de plumes. ».

Carl Georg Schillings (1865-1921), photographe, chasseur de gros gibier et protecteur d'oiseaux

De telles capes ont principalement été fabriquées à partir de la seconde moitié du XIXe siècle par des hommes maoris. Réservées aux personnes de haut rang, elles étaient portées ou offertes comme objets de prestige lors de mariages, de rites funéraires et d'autres festivités. Aujourd'hui encore, les Maoris les revêtent lors d'occasions spéciales.

Le kiwi est un oiseau coureur nocturne. On suppose que sa capacité de vol originelle s'avéra superflue par manque de prédateurs naturels au sol. Cela changea au XIXe siècle avec l'importation d'animaux tels que les chiens ou les hermines. Les Maoris chassaient les kiwis pour leur viande et leurs plumes. Avec l'arrivée des colons et des commerçants blancs, leurs peaux et leurs plumes devinrent des produits d'échange très prisés. La chasse aux kiwis fut interdite en 1896 ; depuis 1921, ces oiseaux sont une espèce protégée.

Toujours fort prisées par les Maoris, les plumes ne proviennent que d'animaux trouvés morts, dont les dépouilles sont collectées et centralisées. De nombreuses initiatives ont été lancées avec succès pour préserver cette icône nationale qu'est le kiwi. Les Maoris se considèrent désormais comme les gardiens de ces oiseaux.

La présente cape faisait partie de l'héritage que laissa le père d'une certaine Maria Schröder. Elle avait servi de tenture murale. On ne sait pas par quel biais elle parvint à la famille.

168 Cape de plumes ; Maori, Nouvelle-Zélande ; 1840-1890 ; plumes de kiwis (*apertyx sp.*), de deux types de perroquets (*nestor notabilis*, *nestor meridionalis*), d'une espèce de colombe (*hemiphaga novaeseelandiae*), lin (*phormium tenax*); Vc 1518 ; achat à Maria Schröder, 1981

Chez les Tupinambas, de tels manteaux de plumes étaient probablement portés par les chamanes. Environ 500 plumes d'ibis rouge (*eudocimus ruber*) – principalement rouges, agrémentées de quelques plumes noires – sont fixées sur la trame. On dit que les oiseaux transfèrent leurs atouts, telles que leur agilité ou leur bonne vue, aux humains qui portent leurs plumes.

Les Tupinambas vivaient sur la côte brésilienne aux XVIe et XVIIe siècles. Ils y rencontrèrent des marchands européens qui, entre autres marchandises, échangeaient volontiers des oiseaux, ainsi que leurs peaux et leurs plumes, contre des haches, des couteaux et des ciseaux. Nous ne savons pas comment ni quand le manteau arriva en Suisse et dans la collection de la Geographisch-Commercielle Gesellschaft. L'indication selon laquelle il aurait été « porté lors de mascarades » avant 1918 en fournit un indice.

169 Manteau de plumes ; Tupinamba, estuaire de l'Amazone, Brésil ; 1550-1650 ; coton, plumes ; IVc 657 ; achat à la Mittelschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft, 1918

Il en existe plus de 100 espèces dans le monde, il occupe une place dans la mythologie, ses plumes sont utilisées pour les bijoux dans les rituels, il figure sur des timbres et des billets de banque... et il a été l'oiseau de l'année en Suisse en 2006 : la fascination exercée par le martin-pêcheur (*alcedinidae*) est attribuée au bleu chatoyant de ses plumes. En Chine, celles-ci servirent depuis la première dynastie Han (202 av. J.-C. – 6e/8e après J.-C.) à la fabrication de rideaux, de baldaquins, à l'ornementation de palanquins et de pièces entières. En plus petites quantités, elles permettaient de confectionner une couronne nuptiale.

Aujourd'hui encore, l'oiseau symbolise la beauté, mais aussi un couple heureux.

À partir de 1860, le bâlois Adolf Kraye-Förster travailla à Shanghai pendant huit ans pour la société anglaise Bowes Hanbury & Co. Au cours de ses voyages à l'intérieur du pays, il acquit des objets qu'il offrit progressivement au musée. Certains d'entre eux proviendraient du palais d'été de Pékin, détruit par les troupes britanniques en 1860 pendant la seconde guerre de l'opium (1856-1860). Après la conquête de Pékin, les troupes coloniales pillèrent le palais et y mirent le feu. La manière dont Adolf Kraye-Förster entra en possession de cette pièce demeure inconnue à ce jour.

170 Couronne nuptiale ; Chine ; feuille de laiton, fil de fer, verre, plume de martin-pêcheur ; IIId 26 ; don d'Adolf Kraye-Förster, 1864

En Nouvelle-Guinée, les habitants ont toujours chassé les oiseaux de paradis. Ils transformaient leurs plumes en splendides bijoux pour les hommes et ces dernières constituaient une monnaie d'échange très recherchée comme dot ou objet de troc. Les anciennes puissances coloniales – l'Allemagne, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne – chassèrent également ces oiseaux, ce qui entraîna un important déclin de certaines espèces, ainsi que des mesures de protection. De nos jours, l'exportation de peaux et de plumes est interdite ; toutefois, les habitants de Nouvelle-Guinée continuent de chasser les oiseaux de paradis. La demande de plumes augmente, surtout lors des grandes fêtes des hauts plateaux, qui attirent également de nombreux touristes. Cependant, à l'heure actuelle, seules quelques espèces, à la répartition très limitée, sont menacées.

- 171 Plumes d'oiseaux de paradis *gowe* ; Gargar, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau ; Vb 26929 ; achat à Hanns Peter, 1973, vendeur et propriétaire précédent : Nebi'man
- 172 Plumes d'oiseaux de paradis *gove'bai* ; Gargar, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau ; Vb 26930 ; achat à Hanns Peter, 1973, vendeur et propriétaire précédent : Babi'an
- 173 Peau d'oiseau *u'iwi* ; Gargar, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau ; Vb 26933 ; achat à Hanns Peter, 1973, vendeur et propriétaire précédent : Yo'eno
- 174 Peau d'oiseau *samun*, *Astrapias rothschildi* ; vallée Yupno, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau ; Vb 30099 ; achat à Christin Kocher Schmid, 1988
- 175 Bijou de plumes *yambage* ; vallée Chimbu, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau, bois ; Vb 18400 ; achat à Werner Stöcklin, 1963
- 176 Bijou pour les cheveux *rahami* ; Goroka, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau, bois ; Vb 18402 ; achat à Werner Stöcklin, 1963
- 177 Bijou pour la tête *baundo* ; province de Chimbu, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau, bois ; Vb 18403 ; achat à Werner Stöcklin, 1963
- 178 Peau d'oiseau, *yau* ; Iwam, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, peau ; Vb 24938 ; achat à Gisela et Meinhard Schuster, 1966
- 179 Plumes d'oiseaux de paradis ; Asaro, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes, ficelle, bandes d'écorce, papier journal, tissu ; Vb 27568b ; achat à Michael Beisert, 1973
- 180 Bijou ; province de Chimbu, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes de *Paradisaea rudolphi* ; Vb 15019 ; don de la succession de Paul Wirz, 1958
- 181 Bijou ; province de Chimbu, Papouasie-Nouvelle-Guinée ; plumes de *Paradisaea rudolphi* ; Vb 15020 ; don de la succession de Paul Wirz, 1958

À fleur de peau

Les cuirs et les peaux sont des matériaux convoités pour la production de vêtements, de logements protecteurs, d'articles rentables et de grande valeur économique. Parfois, ce sont aussi des symboles d'expression culturelle très forts.

Le commerce, un pionnier – Au début du XVI^e siècle, les chasseurs et commerçants de fourrures faisaient partie des pionniers de la colonisation européenne et de l'exploitation économique de l'Amérique du Nord. Ils entraînaient avec eux des sociétés commerciales, qui garantissaient la commercialisation des marchandises. Plus tard, ce furent les efforts coloniaux, en particulier ceux de la Grande-Bretagne et de la France, qui provoquèrent des flux migratoires venant d'Europe. Cela s'accompagna du déplacement forcé, voire de l'extermination de groupes indiens.

La chasse aux bisons – Afin de libérer les terres pour les colons, on envisagea d'éradiquer les bisons. Ainsi, il a été prouvé que les officiers de l'armée favorisaient, voire ordonnaient leur abattage afin de priver les groupes indiens des Plaines de leurs moyens de subsistance économique. Le commerce lucratif des peaux de bison favorisait cette attitude. En outre, on

invitait des groupes de chasseurs du monde entier à chasser le bison, on organisait des championnats du monde d'abattage de bisons et l'armée distribuait aux chasseurs professionnels des fusils et des munitions. Jusqu'à vers 1890, près de 30 millions d'animaux furent tués. Ce n'est qu'après l'installation forcée de tous les peuples autochtones dans des réserves que l'on prit, à la fin du XXe siècle, des mesures de protection.

Le bison, indispensable à la vie – Au XVIIIe siècle, l'introduction du cheval, arrivé en Amérique du Nord par les Européens, conduisit les groupes indiens à développer une culture de l'équitation. Cela rendit possible une chasse intensive des bisons. Néanmoins, on ne tuait que le nombre de bisons nécessaire pour survivre. Le plus grand mammifère d'Amérique du Nord fournissait aux Indiens tout ce qui leur était vital : c'était la principale source de nourriture, un fournisseur de cuir, mais aussi une source d'inspiration religieuse et culturelle.

L'une des importantes traditions des groupes indiens des Plaines et des Prairies du Midwest des États-Unis était la peinture de vêtements en cuir tanné et non tanné. Les hommes et les femmes portaient des robes comme capes hivernales ou à l'occasion de cérémonies.

Lorsqu'ils enfilaient la robe, la face peinte était tournée vers l'extérieur. Une grande croix symbolise les points cardinaux. Deux autres croix à la même symbolique flanquent une rosace qui constitue le motif central du vêtement. Les motifs de plumes sont un élément qui apparaît sur les robes portées par des hommes.

La Mittelschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft Aarau (Société géographico-commerciale de Suisse centrale à Aarau) acheta cette robe en 1919. La collection de cette société fut créée grâce aux activités économiques et aux contacts extérieurs de diverses personnes de la ville et du canton. Les objets de la collection proviennent de différents collectionneurs, dont seul le maître tanneur Erwin Rothpletz a été mentionné jusqu'à présent.

Que les matériaux des objets proviennent vraiment d'un bison n'est pas toujours attesté avec certitude. Souvent, on ne pouvait faire autrement que d'accepter les informations des collectionneuses et collectionneurs. Aujourd'hui encore, prouver ces informations reste difficile.

182 Robe ; Plaines centrales, États-Unis ; vers 1800 ; cuir (sans doute bison), couleur ; IVa 164 ; achat au Museum Aargau

La robe est ornée de pipes. La fente centrale, qui permet de porter la robe comme un poncho, est inhabituelle. Le collectionneur qui vendit la pièce au MKB travailla ensuite lui-même dans un musée, le Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle.

183 Robe ; États-Unis ; début du XIXe siècle ; cuir (bison ou cerf), couleur ; IVa 118 ; achat à Etienne Loppé, 1919

« Lorsque les bisons eurent disparus, les cœurs de mon peuple tombèrent à terre, et mon peuple ne parvint pas à les ramasser. Il ne se passa plus rien d'autre. »

Plenty Coups, chef crow

« Un vent froid souffla sur la prairie lorsque le dernier bison tomba [...] un vent de mort pour mon peuple. »

Sitting Bull, sioux Lakota

Imiter – modeler

La soif de collectionner et de présenter les cultures au public dans leur prétendue globalité rendit les musées inventifs : on y trouve aujourd'hui encore des scènes < réalistes > aménagées à l'aide d'objets collectés sur place et < habitées > par des imitations naturalistes de personnages en plâtre, en papier mâché ou en plastique. Ce processus s'appuie sur des stéréotypes de personnes, les reproduit et crée des hiérarchies entre les cultures.

Des personnes sur commande – De la fin du XIXe siècle à la Seconde Guerre mondiale, les personnages d'exposition étaient très demandés. Des fournisseurs spécialisés comme Umlauff, marchand hambourgeois d'objets ethnographiques, ou l'atelier de moulage des Musées royaux de Berlin produisaient des catalogues de vente contenant plus d'une centaine de personnages d'exposition différents provenant des quatre coins du monde – de la « princesse mongole » au « guerrier masai », en passant par l'« habitant des îles Fidji » –, avec lesquels ils répondaient à la demande de nombreux musées ethnologiques européens. Le MKB commandait lui aussi de tels personnages ou demandait à des sculpteurs de les réaliser pour lui.

Caractère arbitraire des représentations – Pour réaliser ces personnages, on s'appuyait sur des descriptions, photographies et mesures de personnes, rapportées par des chercheurs et des voyageurs. Selon les souhaits des clients, la masse corporelle, la couleur de la peau et une expression appropriée étaient choisies et utilisées pour créer des représentants < typiques > de groupes autochtones. Les personnages dépourvus de visage, mais donnant vie à une action culturelle par le biais d'une pose < typique >, semblent moins problématiques à première vue. En tant que porteurs de choses, ils devaient refléter un instant réaliste. Or, au lieu de cela, ils transmettent l'image d'une culture statique et immuable.

Après la reconception des expositions, on oublia souvent ces personnages au fond des dépôts des musées, comme au MKB. Lorsque le plâtre s'effrite et que la peinture éclate, ils en disent moins sur l'étranger lui-même que sur la manière dont nous le percevons.

Ce personnage d'exposition résulte d'un travail fort pragmatique de la part des responsables du MKB : selon une note, les objets rituels des Marind-anim de Nouvelle-Guinée furent montés « sur une sculpture en plâtre brun ». Il s'agit de l'un des nombreux personnages commandés par le musée à l'atelier royal de moulage de Berlin (« Königliche Gypsabformerei Berlin ») en 1916. Le musée souhaitait en réalité un « type sud-américain », qui ne figurait toutefois pas dans le catalogue de l'atelier de moulage. Au final, le personnage est une composition : on donna à un représentant du sud-est asiatique la tête d'une personne du Pacifique occidental, car ce dernier « correspond au moins un peu à l'un des nombreux types représentés en Amérique du Sud ».

Alfred Grünwedel, du musée royal d'Ethnologie, écrivit à Fritz Sarasin en 1916 : « Après consultation avec le mouleur, voici la meilleure façon de répondre à vos souhaits :

1. deux Néo-Calédoniens : deux pieds avec plinthe du n° 4003 du catalogue, deux bras avec doigts et pouces à fixer ;
2. homme Dayak : 1 fois la figure complète du n° 4003 du catalogue, remplacement du visage par le masque n° 5363 ; doigts et pouces comme dans 1. ;
3. guerrier Gilbert : 1 fois pieds avec plinthe du n° 4003, mains de celui-ci et masque du n° 5343. »

184 Personnage d'exposition « Dema-jabiru d'Asie » ; Bâle ; polyuréthane ou plâtre ; Vb 5310 ; achat en 1916 et refonte par le département Conception & Technique du MKB dans les années 1980.

Fritz et Paul Sarasin photographèrent « Perikabalai du mont Danigala », un membre du peuple Vedda au Sri Lanka, il y a environ 125 ans. Ils en notèrent la taille, l'âge et la couleur de peau du visage, du ventre et de la poitrine. Sur la base de ces informations et de sa photo,

un sculpteur mandaté par le musée créa une figure en plâtre. Pourquoi le musée choisit-il précisément « Perikabalai » comme modèle ? Nous ne le savons pas.

Fritz Sarasin se montra satisfait de l'exécution : « Je ne peux qu'affirmer que ce personnage donne, avec le plus grand naturel, l'impression qu'un Vedda vivant ferait au spectateur. Mais ce n'est pas tout. Les traits du visage et les proportions du corps sont si justes que le personnage revêt une grande valeur anthropologique. »

185 Personnage d'exposition de « type Vedda » ; Freiburg i.Br., Allemagne ; plâtre, cheveux artificiels, couleur ; IIa 11262 ; fabriqué et vendu par Friedrich Meinecke, 1908

« L'appareil [photo] provoquait souvent une peur infinie, amplifiée par l'idée selon laquelle il pourrait emmener l'âme. »

Fritz et Paul Sarasin : Voyages dans les Célèbes II, 1905

Le personnage en plâtre d'une femme avec son enfant a été façonné par le même sculpteur que le personnage masculin. On ne sait pas aujourd'hui qui servit de modèle. Les photos prises par les Sarasin lors de leur voyage de recherche au Sri Lanka montrent des femmes dans la même position et avec des traits faciaux similaires. Étaient-elles des modèles pour le personnage de l'exposition ?

Dans les expositions précédentes, les personnages masculins et féminins avec enfant étaient placés à proximité l'un de l'autre, afin de transmettre l'image d'une famille typique, du point de vue européen, avec père-mère-enfant. On ne sait pas si les modèles se connaissaient entre eux ou si une communauté était vraiment possible en raison de structures familiales et relationnelles complexes.

186 Personnage d'exposition de « type Vedda » ; Freiburg i.Br., Allemagne ; plâtre, cheveux artificiels, peinture ; IIa 11263 ; fabriqué et vendu par Friedrich Meinecke, 1908

En 1904, le MKB acheta des objets provenant des Héréros, peuple d'Afrique allemande du Sud-Ouest (aujourd'hui la Namibie), au marchand de curiosités de Hambourg Carl Hoppe. À la même époque, les Héréros armés se soulevèrent contre l'armée coloniale allemande. En conséquence, les troupes allemandes furent renforcées : de nouveaux combats éclatèrent, des camps de concentration et des travaux forcés furent mis en place. Jusqu'en 1908, env.

100 000 Héréros et Namas furent tués : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui un génocide.

Une lettre de Carl Hoppe au musée confirme que l'acheteur et le vendeur étaient au courant des événements : « Comme me l'a assuré le médecin qui a rassemblé ces objets lors d'un long séjour en pays héréro, ceux-ci n'étaient que peu portés désormais et appartiendront probablement bientôt, lorsque le soulèvement aura pris fin, aux choses du passé ; ils seront alors semblables aux bonnes choses des mers du Sud. »

En 1918, le MKB acheta ce personnage d'exposition à la société hambourgeoise Umlauff et la compléta avec les objets héréros acquis antérieurement. On ne sait pas qui servit de modèle. Toutefois, la fabrication de moulages en plâtre à des fins de recherche était une pratique courante dans les camps de prisonniers de guerre allemands.

187 Personnage d'exposition de « type Héréro » ; Hambourg, Allemagne ; plâtre, papier mâché (?), verre, couleur ; III 27846 ; achat à la soc. Umlauff, 1918
Ceinture ; Namibie ; cuir, coquille d'œuf d'autruche ; III 1518 ; achat à Carl Hoppe, 1904

Couvre-chef ; Namibie ; cuir, perles de fer, peau ; III 1519 ; achat à Carl Hoppe, 1904
 Jambières ; Namibie ; cuir, perles de fer ; III 1520a-g, III 1521a-g ; achat à Carl Hoppe, 1904
 Boîte ; Namibie ; cuir, carapace de tortue, coton ; III 1525 ; achat à Carl Hoppe, 1904
 Manteau ; Namibie ; peau de veau, peau de bœuf, perles de fer ; III 1531 ; achat à Carl Hoppe, 1904
 Colliers ; Namibie (?) ; perles de fer, perles de bois, ficelle ; III 4291, 4292 ; cadeau de Fritz Sarasin, le propriétaire précédent était von Beesten
 Bague pour la jambe ; Namibie (?) ; lanière de cuir, perles de fer ; III 4295a-c ; cadeau de Fritz Sarasin, le propriétaire précédent était von Beesten
 Bracelet ; Namibie (?) ; fil de fer ; III 4296 ; cadeau de Fritz Sarasin, le propriétaire précédent était von Beesten
 Collier, Namibie (?) ; œuf d'autruche, perle de verre ; III 4302 ; cadeau de Fritz Sarasin, le propriétaire précédent était von Beesten
 Collier ; Namibie ; bois ; fer ; III 5084 ; achat à Arthur Speyer I, 1920

C'est sous la dénomination « personnage fétiche du Togo » que le musée acheta ce personnage d'exposition et les objets correspondants en 1925. Déjà au moment de l'achat, des doutes sur l'origine et la composition des objets apparurent. Pour plus de clarté, on demanda son avis à Bernhard Ankermann, ethnologue berlinois : « Hélas, je ne peux vous en dire plus sur le costume de danse en question [...], puisque vous l'avez reçu sans autre information. [...] Pour ce qui est du masque crânien, l'indication « Togo » est sans nul doute erronée : il vient avec certitude de la Cross River, des Ekoïs, Keakas ou Bokis. »

Au final, on inventoria le personnage comme « danseur juju » des Ekoïs, un groupe issu de la région frontalière entre le Nigeria et le Cameroun. Le terme de juju est communément utilisé en Afrique occidentale pour désigner des phénomènes surnaturels et des pratiques spirituelles. Il exerçait une fascination particulière sur les ethnologues européens.

Lors de son achat, le visage du personnage d'exposition était drapé d'un tissu qui a été plus tard décousu. On ne sait pas qui servit de modèle.

188 Personnage d'exposition « danseur juju » ; Hambourg, Allemagne, Cross River, Nigeria (?) ; plâtre, verre, coton, ficelle, coquillage kauri, touffe d'herbe, crâne humain, mâchoire inférieure d'un cercopithèque, coquilles d'œufs, rotin, plumes, fer, miroir, fibres végétales, calebasse ; III 6320a-e ; achat à la soc. Umlauff, 1925

Les mannequins sont souvent façonnés selon des célébrités dont l'apparence influence l'idéal actuel de beauté. Sous les traits de Twiggy, d'Yasmin Le Bon, de Karen Mulder ou d'Agyness Deyn, ils ont déjà présenté des vêtements confectionnés par des maisons de couture. Le degré d'abstraction du corps et des traits du visage ainsi que la pose correspondent à l'esprit du temps.

Peut-être le présent mannequin noir a-t-il d'abord servi dans la vitrine d'un magasin, pour intégrer ensuite le MKB et y porter masques et costumes dans de nombreuses expositions. On ne sait pas quand il a été fabriqué ni comment il est arrivé au musée.

189 Mannequin ; Zurich, Suisse ; carton, papier mâché, couleur, bois ; produit par Wm. Trock, fabrique de mannequins ; VI 72052

Ce torse blanc a été utilisé par le département Conception & Technique du MKB à partir des années 1990 pour modeler des personnages d'exposition. Le mannequin était recouvert d'une feuille d'aluminium et enduit de vaseline : cela permettait de séparer plus facilement la masse à mouler du mannequin lui-même.

190 Torse d'un mannequin masculin ; plastique, aluminium, vaseline ; VI 72054

En 1999, le musée inaugura l'exposition « carnaval de Bâle ». On y voit la réplique d'une scène de restaurant < animée > par des personnages en plâtre. Le personnage de < Pâuli > et deux autres hommes consomment des plats bâlois, tandis qu'une serveuse tire de la bière. < Pâuli > et ses compagnons sont les représentants silencieux des carnavaliers. Donnent-ils vie à l'exposition carnavalesque ou figent-ils un instant qui n'a jamais existé ? Peut-être le papier pamphlétaire distribué par la clique de Spezi pendant le cortège en 1967 a-t-il la réponse :

«Mr sage dr's jetzt dyttlig: Los,
e Basler Fasnacht gheert uff d Strooss
und het – kasch deybele und flueche –
imme Museum gar nytt z'sueche!»

« Écoute, que ce soit bien clair,
La place du carnaval de Bâle, c'est dans la rue !
Tu as beau pester et jurer :
Il n'a absolument pas sa place au musée ! »

191 Personnage d'exposition représentant un carnavalier ; Bâle ; plâtre, textile, bois, verre, cheveux artificiels, papier (confettis) ; VI 72053 ; fabriqué par le département Conception & Technique du MKB, 1999

De 1905 à 1906, René La Roche de Bâle entreprit un voyage de chasse en Afrique orientale britannique (aujourd'hui le Kenya). Il en ramena environ 160 objets quotidiens du peuple autochtone des Wakambas, qu'il donna au MKB. En faisait partie le moulage vivant d'un « détenu enchaîné » âgé de 20 ans qu'il réalisa. On ne sait pas dans quelles circonstances cette rencontre eut lieu. Plus tard, le musée en fit fabriquer un moulage en plâtre. Faire un moulage vivant est une procédure désagréable : le matériau de moulage chauffé est appliqué sur le corps, la tête et le visage. Le modèle doit rester immobile pendant une durée pouvant atteindre deux heures et se débrouiller pour respirer peu, jusqu'à ce que la masse ait refroidi et puisse être retirée.

192 Personnage d'exposition de « type Wakamba » ; Freiburg i.Br., Allemagne ; plâtre, couleur, coton ; III 27844.01, 27844.02 ; fabriqué par et acheté à Friedrich Meinecke, 1906
Bracelets ; Kitui, Kenya ; cuivre ; III 2409-2411 ; don de René La Roche, 1906
Collier ; Kitui, Kenya ; fil de cuivre, perle de verre ; III2430 ; don de René La Roche, 1906
Chaîne de cheville ; Kitui, Kenya ; cuivre ; III 2435, 2437 ; don de René La Roche, 1906
Chaînes de genou ; Kitui, Kenya ; cuivre, laiton ; III 2439, 2440 ; don de René La Roche, 1906

« Je n'entendais rien, et ce qui se passait...
Mais je ne pouvais pas respirer par la bouche.
Mes oreilles étaient bouchées, mes oreilles me faisaient mal,
mal, si mal, c'était ainsi ;
et je transpirais,
j'étais trempé, trempé, si trempé de sueur,
et ce n'est que quand on me l'a enlevé du visage,
que j'ai pu bien respirer de nouveau. »
Petrus Goliath à Witpütz (Namibie), 1931

La sorcière Rangda et son élève Rarung sont des personnages démoniaques qui jouent un rôle dans les manifestations théâtrales et divines à Bali. C'est là-bas que furent fabriqués ces masques et costumes, au début des années 1970, pour le compte du MKB. Une fois à Bâle, on

les monta et on les mit en scène pour une grande exposition sur Bali, puis ils intégrèrent également d'autres expositions jusqu'en 2007. De concert avec son ennemi Barong, le personnage masqué de Rangda eut une influence décisive sur l'image de la culture sur l'île touristique de Bali.

- 193 Personnages d'exposition Rangda et Rarung ; Bâle ; papier maché, plâtre ; fabriqué par le département Conception & Technique du MKB, 1982
Masques et pièces de costumes ; Saba, Bali, Indonésie ; bois, feuille d'or, miroir, poils de chèvre, dents de sanglier, couleur, tissu ; IIc 17519a-l et IIc 17520a-k ; fabriqué par et acheté à I Gusti Gede Raka, 1974

Merci de remettre ce document à sa place.